

Q. D. B. V.
DISSERTATIONEM ACADEMICAM
DE
CONSTANTIA
ET
INCONSTANTIA,
*AD REGULAS RECTÆ RATIO-
NIS ET MENTEM SENECAE
CONSCRIPTAM,*

IN ALMA FRIDERICIANA,
PUBLICÆ DISQVIGATIONI
PROPONENT
CHRISTIANUS THOMASIUS,
JCTUS, CONSIL. ELECT. BRANDENB.
ET PROF. PUBL.

ET RESPONDENS
**ÆMILIUS MARIUS ALBERTUS
DE FREYBERG,**
EQVES ANHALTINUS,
IN AUDITORIO PUBLICO

D. 2. SEPTEMBR. 1692.
HORIS ANTEMERID. ab 8. ad 12.



HALLÆ,
TYPIS CHRISTOPHORI SALFELDII, REGIMINIS
ELECT. BRANDENB. TYPOGR.



MEMORIÆ
SERENISSIMORUM PRINCIPUM
ANHALTINORUM, & CHRISTIANI ERNESTI KNOCHII,
DUCUM SAXONIÆ, ANGRIÆ
ET WESTPHALIÆ
&c. &c.

PRINCIPALI MUNIFICENTIA ^{QVI EX} & NOBILI LIBERALITATE
In Liberalium studiorum Subsidiū
Stipendia.

SPLENDIDISSIMA & LARGA
etiam in me hætenus derivata
olim fundarunt,

facram esse cupio
exiguam hanc

FIDELISSIMÆ SUBJECTIONIS & CONSTANTISSIMÆ GRATITUDINIS
testationem
ANTIQUISSIMI ET GLORIOSISSIMI
STEMMATIS ANHALTINI

GENEROSISSIMÆ
FAMILIÆ KNOCHIANÆ

subjectissimus servus

devotus Cultor

Æ. M. A. DE FREYBERG.



BENEVOLO LECTORI

S. P. D.

PRÆSES.

Sistit Tibi Generosus Dominus Respondens Disputationem Academicam novâ methodo & hæctenus insolitâ conscriptam. Censuras variorum varias facilè prævidet. Non contemnit easdem nec timet, sed quemlibet suo ingenio abundare patitur, qui suo usus est pro lubitu. Rationes habuit, cur thesibus ipsis præmitteret epistolas, quas vides, & quidem idiomate Gallico conscriptas. Si non haberet alias, ista sufficeret, quod prima & unica methodi regula est, eam esse arbitrariam. Igitur, credo, licuit ipsi omittere ordinem consuetum Ramæo-Aristotelicum, sicut Tibi licebit eundem intimè amare, vel ridere nostrum aut eidem irasci. Senecam, quem hæctenus in lectionibus nostris explicuimus, præ oculis habuit, non Aristotelem. Neque enim iuramentum nos obstrinxit Philosophiæ Peripateticæ, neque eâ perspicaciâ sumus præditi, ut ea, quæ alii in Aristotele deprehendunt, hoc est, omnia ibidem reperire possimus. Facit quod ^{ἀπὸ θεοῦ} Stoicorum & scripturæ, & liberæ nostræ Philosophiæ propius accedat, quam mediocritas illa vaga & nullis regulis circumscripta Stagiritæ Optimi Maximi. Id adhuc duobus verbis monendus es. Disputabitur saltem de veritate Thesium. Epistolæ ornamentis loco iis inserviunt, uti picturæ, quibus disputationes in Academiis religionem Papisticam profitentibus quandoq; ornari solent. Qvis? cui? de quo? ubi? scripserit, anxius inquirere noli. Nil nisi lusus ingenii est & fictio, sed talis fictio, cuius non pudere decet addictum alterutri ex religionibus Protestantium. Vale.

Lettre



Lettre Premiere

L' Inconstance deffendue

Monsieur

Depuis que j' ay été contraint de m' éloigner de vous, j' ay toujours taché de profiter de vos leçons, & je me suis serieusement appliqué a la Philosophie, que vous aviez tant pris de soin de me recommander. Il y a un mois, que je lis avec attention ce grand Seneque, qui devoit a vostre avis me preserver & me garantir de tous les vices de la Cour. Cependant, comme je n' y trouve personne, qui mette en pratique les reigies de ce Philosophe, non plus que les preceptes de votre Morale, permettez, Monsieur, que me servant du Privilege & de la liberté, que votre Logique accorde aux Philosophes, je commence a douter de l' usage de votre Philosophie, & mesme de la *Morale* de Seneque, jusques a ce, que vous ayez pris la peine de lever mes scrupules, & de repondre aux raisons, dont je suis redevable a la conversation d' un galant homme, qui par son Esprit & par sa conduite s' est attiré la faveur de notre Prince & de toute la Cour. Je vous avoué que j' ay d' abord été scandalisé des railleries, qu' il faisoit a tout moment de ma Morale, ou plutost de la votre, & principalement lors que j' ay reconnu, que ses maximes estoient presque toutes paradoxes, Mais m' étant souvenu du bon

conseil, que vous m' avez souvent donné, qui est, de ne me laisser jamais entrainer a l' autorité de personne, ny mesme a la votre, & d' ailleurs de ne rejeter pas d' abord une opinion paradoxes sans l' avoir examinée, par ce que l' erreur s' est repandüe dans les opinions les plus communes & les plus populaires: m' étant, disje, souvenu d' un conseil si salutaire, j' ay considéré cette Philosophie a la mode un peu de plus pres, & je ne sçaurois vous dissimuler, qu' apres quelque resistance j' ay été enfin contraint de me rendre a la force des raisons de ce Courtisan, & qu' à present, à mesure que je trouve les paradoxes de ce nouveau Philosophe plus a mon goût, les expressions de Seneque me paroissent plus fades & plus insipides. Peutetre mesme que ce, qu' il y a de gens raisonnables, tomberont dans mon sentiment, quand ils en auront examiné cet echantillon, dont j' ay resolu de vous faire part & que je vous prie d' agréer.

Vous avez toujours pesté contre l' *inconstance*; vous l' avez nommé la source de tous les vices, & en mesme temps vous avez fait l' eloge de la *Constance*, & l' avez considéré comme le Caractere du souverain bien; J' ay trouvé hier presque le mesme sentiment dans

A

Sene.

Seneque. (a) *Qu' est ce que la sagesse, dit il, c' est vouloir, & ne vouloir pas toujours la mesme chose. Peut-on rien dire de plus pitoyable. Il est seur que la sagesse consiste a vivre comme la nature nous l' enseigne, & il n' est pas moins seur, que l' inconstance reigné dans toute la nature. Pour le prouver en deux mots; N' est il pas vray, que tout estre consiste dans un mouvement continuel, & ne m' avouerez vous pas en même temps, que ce mouvement n' est rien autre chose, que l' inconstance? Les cieux mesme ne la recognoissent ils pas dans leurs mouvement également admirables & irreguliers, dont l' inegalité cause toutes les variations, & les vicifitudes, qui font la beauté & l' ornement de ce monde. Le jour ne succederoit pas a la nuit, & l' hyver ne feroit jamais place a l' Esté sans l' inconstance des deux grands luminaires, qui sont destinés a illuminer la terre. Mais pour nous renfermer dans des bornes plus étroites, arrestons nous seulement sur l' homme; Nous n' y trouverons rien qui ne temoigne hautement, que l' inconstance est inseparable de sa nature. Nous verrons, que c' est le mouvement, qui conserve sa santé, & que souvent le changement d' air nous guerit mieux que l' usage des Medicines les plus recherchées. L' ame est toujours en action, & il luy est si naturel de penser, qu' elle ne peut s' en defendre, lors mesme, qu' elle veut se defaire de quelque pensée. Cependant les pensées ne sont jamais tranquilles, elles sautent de sujet en sujet, & ne pouvant toujours songer à une mesme chose, elles cherchent & trouvent leur plaisir dans le changement. Il n' y a rien qui soit plus naturel à l' homme & qui soit plus digne de sa nature que l' envie d' apprendre & de s' instruire. Mais ne trouverez vous pas avec moy, que cette envie, n' est qu' un desir de changer d' opinion, si vous consideréz que nous ne souhaitons jamais d' apprendre ce que nous sçavons desja. Si de tout temps la raison a distingué l' homme des autres animaux, l' inconstance & le changement d' opinions n' y contribue pas moins. Vous ne verrez jamais d' inegalité dans les actions des bestes, elles agissent toujours constamment, & mesme, si je l' ose dire, scrupuleusement, selon que leur*

*instinct les entraine. Les Tigres sont toujours également cruels; les agneaux ne varient point dans leur douceur, les Rossignols, les Serins & les Fauvettes ont toujours chanté & chanteront toujours de mesme; Si le Boeuf aime a boire l' eau trouble, tous ses semblables en usent de mesme, & ne trouvant, que de l' eau claire, ils l' epaississent avec leurs pieds avant que de s' en abreuver. L' homme seul differe de tous ceux de son Espece. Toutes les sensations, de quelque costé que vous les envisagiez, varient selon le temps, les lieux & les personnes. Autant de testes, autant de fantaisies differentes sur toutes choses: Et mesme chacun croit avoir seul rencontré la verité. Si nous faisons icy notre Dieu de l' Or du Perou, ceux du nouveau monde, d' ou il vient luy preferent des petits grains de Verre, qui ne sont icy de nulle consideration. Les Europeens achettent a grand prix les epiceries, qui viennent des Indes Orientales, & St. Jerome (b) nous apprend que le Thim & le Poliot y estoient preferéz de son temps au poivre le plus precieux. Certes le meilleur party, qu' on puisse prendre la dessus, est celuy, que le Philosophe Synesius (c) choisit un peu devant que d' estre Evêque, & dont il s' explique en ces termes: *Je me divertis fort dans des entretiens & dans des conversations familiares, sans me mettre en peine d' instruire ou de desabuser personne, permettant au contraire a chacun de persister dans ses premieres opinions.**

Vous me diréz sans doute, Monsieur, que cette diversité de sentimens ne nous est pas naturelle, que c' est une suite du dereiglement de l' esprit humain, & que par cette inconstance étudiée l' homme se rend le plus bizarre de tous les animaux. Mais permettez moy, Monsieur, de vous dire, que c' est là une de vos principales erreurs, & mesme la plus pernicieuse, puis qu' elle sert de fondement a toute votre Philosophie. Il n' y a rien de certain dans ce monde, que ce, qui nous est revelé, & de plus il n' y a rien de si faux en apparence, qu' on ne puisse revestir de quelque vray semblance. Moliere a creu donner grand sujet de rire a tout le monde, en faisant dire a son Medecin malgré luy, que le coeur est du costé droit,

(a) Ep. 20.

(b) Hieron. Epist. ad Evagr.

(c) Synesius Ep. 105.

droit, & le foye du costé gauche; & cependant le grand Philosophe, François de la Mothe le Vayer (d) rapporte, qu'on a trouvé a Paris dans le corps d'un Commissaire la ratte au costé droit, le foye au gauche, & les parties thoraciques ou pectorales transportées de mesme. Certes pour peu que l'on fasse de reflexion a cette grande varieté, il faudra tomber d'accord, que la raillerie de Moliere perd beaucoup de sa force, quand il fait dire a son Sganarelle pour justifier sa faute, qu'il fait profession d'une Medecine nouvelle. Et l'on avouera mesme, que le Vayer & Verulame ont mieux reussis a excuser Mess. les Medecins, quand le premier a soutenu, (e) que les parties interieures de l'homme se ressemblent moins, que leur visage, & que le dernier dans son traité de l'augmentation des sciences, attribue a cela le mauvais succès d'un grand nombre de cures, dont l'evenement trompe tous les jours les Medecins les plus habiles. Mais revenons à notre sujet.

Il semble que tout ce qu'il y a de gens au monde, devroient se rafraichir a l'ombre & souër au soleil, & cependant on a trouvé un Masson a Alexandrie, qui suoit a l'ombre & qui geloit au soleil. Petrarque nous assure (f) qu'un homme de son temps se relevoit la nuit, pour chasser avec des pierres & des gaules les rossignols dont il ne pouvoit souffrir le chant, pendant qu'il prenoit un plaisir merueilleux au croassement des Grenouilles. Depuis qu'on a commencé a etudier la nature, on a tenu pour constant, qu'il n'y a point de feu sans fumée. Ce proverbe a toujours passé pour le plus incontestable de tous, & cependant le voila convaincu de faux depuis quelques années, par les nouveaux fournaux, dont on a trouvé l'invention en Allemagne, dans les quels le feu ne rend point de fumée. Le Vaillant Ajax trouvoit, qu'il y avoit de la gloire a tuer son ennemy, mais que c'estoit l'action d'un voleur de le depouiller mort. Un autre Capitaine fort brave etoit dans un sentiment tout opposé, puis que voiant une chaine d'or au col d'un homme, qui avoit été tué

dans la mellée, il se tourna vers un soldat, & luy faisant appercevoir cette chaine, il luy dit en riant: Prends cela, le mort n'en a que faire.

Ne me dites pas, Monsieur, que la petitesse & les bornes de l'esprit humain sont cause de l'inconstance & de la varieté, qui se rencontre dans les opinions, car je n'aurois pas de peine a vous faire tomber d'accord, que cette mesme *inconstance est un temoignage assure de son etendue & de sa delicateffe; Salomon & Aristote* ont dit chacun en leur maniere, que nos doutes s'augmentent a mesure que nous avançons en connoissance. Vous rirez, Monsieur, de voir Salomon & Aristote cités en mesme temps. Mais pourquoy vous etonner? Salomon n'estoit pas moins Philosophe entre les Rois, qu'Aristote a été Roy entre les Philosophes. Vous avez beaucoup d'estime pour Cicéron, puis qu'apres Seneque vous me l'avez plus recommandé que tous les autres. Cependant ce mesme Cicéron croit, (g) qu'il n'y a point d'honneur a ceux, qui se veulent bien acquitter de leurs charges dans le manient des affaires de Republique, d'être toujours attaché & arresté a une mesme opinion. Concluons donc, que le Vayer (h) a eu grande raison de dire, que la Constance dans les sentimens est une Heresie dans la Morale, dont les sectateurs deuroient être appellé Monotheletes, de mesme, que ces heretiques du mesme nom, qui ont autre fois trouble l'Eglise: & tombons d'accord, que ce mesme autheur n'a pas mal rencontré lors qu'il dit ailleurs, (i) que la Victoire, que Samson remporta sur ses ennemis avec une machoire d'asne, est un excellent Hieroglyfique de l'inconstance & de l'incertitude Sceptique, avec la quelle ce brave Philosophe, qui ne parloit que de nostre ignorance naturelle & de notre asnerie, renversa les plus forts argumens de ceux qui defendoient les dogmes, & confondit les plus superbes & les plus subtils Sophistes, qui se presenterent devant luy. Et pour pousser l'embleme plus loin, ce grand plaisir, que ressentit Samson en succant l'eau, qui sortit de cette machoire, n'est il pas une

(d) Dans la seconde partie de sa prose chagrine p. 387. Tom. 9. (e) Tome 13. dans le dialogue cinqv. p. 114. suiv. (f) De remed. utr. fort. c. 50. (g) Lib. 1. Ep. fam. 9. (h) Dans la premiere partie de la prose chagrine. Tom. 9. p. 333. (i) Dans l'opuscule sceptique, du même Tome p. 288. suiv.

vive figure des contentemens extremes, que ressent un Esprit bien fait de la cognoissance de sa foiblesse, & qui n'entreprend plus rien au de la des ses forces, puis que ses destinées n'ont pas voulu, que sa sphere d'activité s'etendit plus loin. La sçavante *Scudery* (k) nous parle d'un homme, qui a passé pour le plus modeste non seulement d'entre les Magistrats, mais mesme d'entre tout ce, qu'il y a de gens qui font profession des belles lettres, & qui neantmoins ne pouvoit se determiner sur les questions douteuses, trouvant tant de bonnes raisons de part & d'autre, qu'on avoit peine a rien decider apres l'avoir entendu. Il disoit mesme a ses amis intimes, qu'il n'etoit jamais si aisé que quand son avis n'etoit pas suivi, par ce qu'il estoit seur en ce cas là, qu'il n'avoit point fait faire d'injustice. Si la Constance estoit une vertu, pourquoy auroit-on introduit par tout *des moiens pour suspendre l'execution des sentences rendues par des juges non souverains*, puis qu'on ne peut avoir eu d'autre but, que disposer par là ces juges au changement & a l'inconstance? Pourquoy le Clergé se donneroit-il tant de peine pour obliger ceux qui sont d'une religion contraire, de quitter celle, dans la quelle ils sont nez, pour se ranger a la sienne? Mais je vous pousseray encore plus loin. Osez vous bien, Monsieur, me soutenir que c'est un vice a un homme de quitter sa religion, qu'il trouve mauvaise pour en embrasser une autre, qu'il croit meilleure, & croiez vous que la vertu puisse exiger de luy, de croupir dans l'erreur, du Papisme par exemple, par ce qu'il aura eu le malheur d'y naistre?

Vous me direz, qu'il n'est pas question de tout cela; que lors que Seneque a dit, que la Sageesse consiste a vouloir & ne vouloir pas toujours la mesme chose, il n'a point parlé de la Constance par rapport aux sentimens, mais seulement par rapport a la volonté. Eh bien Monsieur tombons en d'accord, mais ne m'avez vous pas appris vous mesme, que *la nature de la volonté* consiste dans ce qu'on appelle *le libre arbitre*? Et quelle idée pouvez vous avoir de ce libre arbitre, si vous ne convenez avec moy, que c'est une puissance naturelle de ne vouloir pas toujours la

mesme chose? Cela posé, aussi bien que ce principe incontestable, sçavoir, que cette puissance naturelle, de mesme que toutes celles, que la nature a accordée aux autres creatures, n'est donnée a l'homme, que pour être mise en pratique: n'aura-t-on pas droit d'en conclure, que la sageesse consiste dans cette inclination de ne vouloir pas toujours la mesme chose, & ne pourrat on pas regarder cette verité comme un principe inbranlable, & qui a la force d'une demonstration, puis que le sage selon le sentiment de votre Seneque mesme, doit regler sa vie suivant ce, que la nature luy dicte & luy suggere. Mon Philosophe insistoit principalement sur cette raison, & mesme il en faisoit son fort, m'assurant, qu'elle estoit à l'abri des sophismes & de toutes les subtilitez des sçavans. Comme je n'ay pu m'empêcher d'en recognoître la force, je crois, Monsieur, & je suis mesme persuadé, que si vous y faites un peu de reflexion, vous suivrez de pres mon exemple, c'est a dire, que vous abandonneriez bientost votre Philosophie a la vieille mode; que vous la regarderez desormais, comme une chose, qui estoit bonne pour le temps ou vivoit Seneque, mais qui n'est plus d'aucun usage dans un siecle éclairé comme celui cy; & qu'enfin vous vous accommoderez de la morale de la Cour, qui seule est a la mode aujourd'hui entre tout ce, qu'il y a d'honnestes gens & de beau monde.

De quelque costé que vous consideriez l'homme, vous y trouverez une pente si naturelle au changement, que tout ce que la Fable a dit des Vertomnes & des Protées, & tout ce que les Naturalistes ont publiéz des Chameleons & des Polypes ne scauroit exprimer son inconstance. Dioscorides nous apprend, (l) que les fleurs du Tripolium changent de couleur trois fois le jour. Il dit, qu'elles sont blanches au Matin, qu'elles paroissent de pourpre a Midy, & qu'au soir, on y voit eclatter le ponceau. Mais encore quelque merveilleux que paroissent ces changemens de couleur dans cette plante, du moins sont ils reiglés; ils ont leurs periode si bien fixé, qu'ils ne s'en écartent jamais, au lieu que *la volonté de l'homme* a non seule-

(k) Dans la morale du monde Tom. 1. p. 180. (l) Lib. 4. c. 30.

seulement des *inegalitez plus frequentes*, mais, si lon y prend bien garde, elles sont *plus desordonnées*, que tout ce qu'on voudroit luy comparer. On regarde *l'inconstance* dans le monde comme le défaut ordinaire *des femmes*. On en rejette la faute sur la fragilité de ce sexe, dont la foiblesse se communiquant a l'esprit autant qu'au corps les porte tellement au changement, qu'on ne scauroit tenir de mesures certaines avec elles, si l'on ne s'accomode a toutes leurs inconstances. Mais je vous surprendrois bien, si je vous forçois d'avouer, que ce, qu'on regarde comme un défaut en elles est plustost une marque de l'excellence de leur esprit. C'est est pourtant ce qu'il ne me sera pas difficile de faire. Car en effet tout changement n'est pas absolument à blamer, & c'est un ancien proverbe, qu'il n'y a rien de plus agreable que la diversité. La blancheur, la plus belle & la plus estimable de toutes les couleurs, est en mesme temps la plus susceptible de toute sorte de teintures, & l'eau la plus saine est celle qui se charge le mieux de toute sorte de saveurs. Enfin qu'y a il de plus changeant que la face du Ciel? Ne blasmons donc point ce qui participe de sa nature, & songeons plustost a ne pas laisser le beau sexe seul en possession des avantages qu'il pourroit tirer de l'inconstance, puis que les femmes ne la possèdent pas dans un plus haut degré que nous. On ne scauroit dissimuler que la personne du monde la plus accomplie, ne soit plus belle ou plus laide, selon les différentes passion, qui luy passent dans l'esprit; Mais *la Valeur* n'est elle pas sujette au mesme accident? Nous avons l'exemple d'un des plus braves hommes qui fut jamais, qui n'ayant pû s'empêcher de fuir lâchement, dans une grande & perilleuse occasion, repara son honneur un peu apres, en se faisant tuer dans une autre rencontre avec un courage intrepide, & il n'est pas que vous n'avez oui dire cent fois que les armes sont journalieres. Que dirons nous *des Muses*? se peut il rien voir de plus inegal & de plus inconstant que leur maniere d'agir avec leurs nourrissons? Cette douce fureur, ou plustost cette yvresse qu'elles leurs inspirent leurs communique si bien, cette inegalité qu'ils ne peuvent presque rien faire que par saillies, & par bou-

tades. Et j'oserois bien dire que le plus fameux *Poëte* du monde qui auroit fait des Vers enchantés & qui auroit charmé tout le monde par ses ouvrages, ne peut repondre d'en faire de pareils quand il voudra. Homere, le grand Homere, n'a pu defendre ses oeuvres de cet inconvenient. Quand sa fureur poetique estoit dans son plus haut, tout alloit le mieux du monde, mais par ce que les vers qu'il faisoit, etant d'un esprit plus rassi, ne pouvoient plus etre de la force des premiers, cela donna lieu au Proverbe, qu'Homere mesme s'endormoit quelque fois. Les *Peintres* sont encore un peu plus sujets a cette inegalité. Le mesme Peintre qui aura parfaitement bien reussi a tirer une personne au naturel, qui aura parfaitement bien imité ses traits, en un mot qui auroit si bien rencontré, que la ressemblance fau-teroit aux yeux, ce mesme Peintre disje, ne peut se repondre d'en faire un autre portrait aussi parfait de la mesme personne en travaillant sur un autre dessein. A l'egard de la *Musique* il seroit inutile, de s'y arrester, chacun, connoit ses boutades. Mais pour la *Dance*, il est seur que non seulement on est plus disposé a dancer un jour que l'autre, mais mesme il arrive souvent que dans un mesme bal on dance mieux avec une personne qu'avec une autre. Les *Advocats* les plus celebres sont inegaux dans leurs plaïdoyers, & les plus grands *Predicateurs* reconnoissent souvent malgré eux la force de cette inconstance.

Pour revenir a l'inconstance volontaire, personne n'en sera exempt tant qu'il y aura des *Passions* au monde, c'est a dire, que personne n'en sera jamais exempt. Chacun a son temperament, & chaque temperament a ses passions affectées & qui dependent entièrement de luy. C'est ce qui fait cette grande diversité de passions, de volontés & d'inclinations, qu'on voit non seulement entre *les particuliers*, mais mesme entre *des villes & des nations* entieres. Tous les hommes sont egaux en ce point, qu'ils sont tous gouvernez par les passions, & s'il y a quelque difference entr'eux a cet egard, ce n'est que du plus au moins. Ainsi, un particulier, quel qu'il soit, ne peut se soustraire a cette domination, sans changer de na-

B

de nature, & sans renoncer entierement a l'humanité. Moquons nous du *sage des Stoiciens*, & tenons pour constant ce mot de Pindare ^(m) qu'il n'y a point de sagesse dont la passion ne triomphe souvent. La Grece ancienne se glorifie de ses *sept sages*, dont la vertu a tellement été reconnüe, qu'ils se sont merités ce tiltre par excellence, qu'ils ont gardés jusques a present. Mais qui examineroit bien les actions de chacun a part, trouveroit sans doute avec Mr. le Vayer, ⁽ⁿ⁾ qu'à la reserve de cette action de Solon en particulier, qui voulut qu'on renvoya le celebre Trepied d'or a Dieu (ce qui peut être a obligé Platon a le nommer le plus sage de tous) leur vie n'est pas moins remplie de folies & de bagatelles, que de vertu & de sagesse. Je vous ay souvent oui dire, Monsieur, qu'entre tous les Philosophes de l'antiquité, *Senèque* tenoit la premiere place dans votre esprit apres *Socrate*, par ce que vous aviez remarqué dans ses écrits, qu'il avoit toujours fait sa principale étude de se connoître soy mesme & de domter ses passions. Cependant *Xiphilin* ^(o) nous fait voir, qu'il n'a pas toujours suivi constamment ce noble projet, puis qu'il l'accuse d'avoir aimé la flatterie, d'avoir eu trop de penchant a la paillardise, a l'avarice, & mesme a ce crime horrible que la nature condamne, & que l'on n'oze nommer. Sans doute que lors que le bon homme se laissoit aller a des actions si vicieuses, il ne songeoit guerre aux belles Moralitez, qui sont repandües partout dans ses oeuvres & principalement dans le traité de la Constance du sage. *Juste Lipse* qui de notre temps a taché d'être son finge en toutes choses, l'a parfaitement bien imité en cecy, car il a bien temoigné par les incertitudes & l'inconstance qu'il a toujours eu en fait de religion, que non obstant le livre qu'il a composé sur la constance, il croioit bien dans le fond du coeur, que le sage pouvoit quelque fois être inconstant.

Je pourrois finir icy ma lettre, puisque j'ay déjà suffisamment prouvé que la nature de l'homme, & la pratique de tous les sages parle pour l'inconstance, mais je ne veux pas echapper un argument que vostre morale mesme me

fournit contre vous & contre vostre *Senèque*, qui pourra faire eclatter encor d'avantage le triomphe, de l'inconstance. Vous enseignéz, Monsieur, que l'amour raisonnable est la principale & mesme l'abregé, de toutes les vertus. Cela étant vous m'avoüerez que si la Constance est le veritable caractere de la vertu, elle devroit être aussi le caractere de l'amour, qui contient en soy toutes les vertus en raccourci. Mais si je vous fais voir & toucher au doigt, que cette constance est incompatible avec l'amour raisonnable & que l'inconstance au contraire en est une dependance essentielle, & inseparable, en ce cas pourrez vous encore en bonne foy soutenir le party de cette constance chimerique? Ne la depouillerez vous pas de ses magnifiques prerogatives, dont elle a trop long temps joui, pour en revestir son ennemie? Enfin ne la dethronerez vous pas pour faire reigner l'inconstance a sa place & pour la mettre en possession du caractere de la vertu & du souverain bien? Vous le feréz sans doute Monsieur quand vous m'aurez oui. Mais comme il est bien difficile a un homme comme vous de passer d'une si grande extremité a l'autre, je veux bien que vous ne fassiez aucune demarche pour cela; Que vous vous contentiez de m'écouter patiemment & de ne vous laisser entrainer, qu'à la force de mes raisons. Examinons donc de plus pres la chose; & de peur de nous embrouiller, je n'entreray pas dans des questions, où il y auroit a contester, comme par exemple, s'il vaut mieux se marier avec un homme, qui en auroit aimé un autre constamment, ou bien avec un inconstant qui n'auroit suivi que son caprice dans ses amourettes? C'est a dire, s'il vaut mieux rendre un inconstant constant, ou faire un constant inconstant? Si vous êtes curieux de voir quelque chose joliment decrit sur cette matiere, je vous renvoye a la *Clelie* de l'illustre *Mademoiselle Scudery* ^(p) qui a traité ce probleme d'une maniere digne de la grandeur de son esprit & de sa penetration ordinaire. Laissons donc toutes ces subtilitez pour ne nous arrester qu'à des raisonnements si clairs, que lon ne puisse y repliquer. Je vous desie, Monsieur, permettez moy ce

^(m) Pind. Od. 7. Olymp. ⁽ⁿ⁾ Dans la promenade Dialogue 6. Tome 13. p. 152.
^(o) Lib. 60. & 62. excerpt. ex Dione. ^(p) Liv. 8. p. 916. suiv.

terme, de me montrer un seul exemple d'un amour constant, pendant que je vous en feray voir cent mille remplis d'inconstance. Vous m'avez appris, si je m'en souviens bien, que le beau sexe aime ordinairement avec plus de force, mais qu'il cache seulement mieux son amour que nous. Si cela estoit, il faudroit necessairement, que leur amour fut plus constant a mesure qu'il auroit plus d'ardeur que le nostre. Du moins selon nostre principe, c'est a dire, suppose que la Constance fut le veritable Caractere de la grandeur de l'amour. Mais certes Monsieur, si vous vous en rapportez au beau sexe, vous pouvez bien conter vostre cause perdue, puis qu'enfin *les femmes* ne font que suivre leur penchant, quand elles deviennent *inconstantes dans leurs affections*, donnants a cognoitre par là, que si cette sentence des Philosophes, que la nature se contente de peu, est veritable en general; elle devient absolument fausse, quand on en fait l'application a la nature des femmes. *Le plus sage* de tous les hommes, qui a sans doute mieux connu la nature de la sagesse & de la vertu que vous & que vostre Seneque, a ete de tous les humains *le plus inconstant en amourettes*, puis qu'il a entretenu sept cent femmes & trois cent Concubines. Mais il me semble, que je vous entend desja vous recrier icy, & dire, qu'il ne faut pas juger des choses par les exemples de particuliers. Eh bien, Monsieur, il faut vous oster cette chicane, & vous convaincre par d'autres raisons. Car ne croiez pas le parti des inconstans si foible, qu'ils aient besoin de chercher un refuge dans l'exemple de *Salomon*. Je ne veux pas mesme vous alleguer les raisons de Monsieur le Vayer (q) parce qu'elles pourroient paroître un peu legeres, lors qu'il dit par exemple: qu'une femme ne varie jamais en ce point, d'aimer tout ce qui luy plait: qu'elle merite des eloges pour sçavoir si bien entremeler l'utile avec le plaissant & l'agreable, qu'elle regarde toujours comme inseparables du premier, quoy qu'il soit bien difficile a tout autre, qu'a elles de les rencontrer en mesme lieu: & lors qu'il ajoute, qu'on n'auroit rien a reprocher a une personne, qui voudroit entreprendre de mettre la rude & tyrannique Monarchie de l'amour sur le pied

d'une douce & libre Democratie. J'avoue moy mesme qu'il semble que le Vayer ait eu envie d'affronter le beau sexe, en choisissant d'aussi foibles raisons que celles la pour deffendre leur inconstance. Laissons donc là ces minuties de peu de poid, pour chercher des raisons plus solides & plus graves. Ouy, Monsieur, je vous l'ay dit & je vous le repete encore, *l'essence & la nature de l'amour est d'etre inconstant*, & puis qu'enfin vous voulez des raisonnemens forts, il faut vous prouver cette verité par des railons tirées de l'ordre mesme de la nature. L'amour qui se trouve d'abord dans sa perfection, sans avoir auparavant bien connu la personne aimée, n'est pas raisonnable. C'est un de vos principes, vous ne pouvez en disconvenir, & cependant si vous me l'accordez, vous etes perdu sans ressource par les consequences que j'en tireray. Car premierement je concluray de la, qu'il faut que *l'amour raisonnable s'augmente* tous les jours. Puis il me sera aisé de vous faire voir que cette augmentation n'est rien autre chose qu'un changement & une vicissitude continuelle. Et si tout cela est une fois bien prouvé, comment feréz vous pour trouver la moindre distinction entre ce changement continuel & l'inconstance. Certes vous ferez un redoutable jouteur, si vous vous tiréz bien d'un si mauvais pas. Car vous etes trop bon Philosophe, pour ne pas m'avouer qu'apres que cette augmentation aura duré un long espace de temps, il faudra enfin necessairement que tost ou tard elle vienne a son dernier Periode. Il n'y a rien dans ce monde qui n'ait ses fins determinees & de certaines bornes inviolables. La Reigle universelle du mouvement est, que ce qui ne peut plus augmenter diminue; & cette Reigle est si generale quelle est sans exception dans l'empire mesme de l'amour. Quand l'amour a une fois passé & traversé les bornes qui luy sont donnees, & qu'il est enfin parvenu au dernier degre de son ardeur, il commence a dechoir, & a diminuer insensiblement, jusques a ce qu'enfin il revienne au point de l'indifference, d'ou son ardeur avoit commencè, tellement, que l'on ne pourroit trouver un tableau plus naturel des amans que la lune. Il n'y a qu'un point, qu'un

(q) Dans la lettre 90. Tom. 11. p. 267.

qu' un instant, qu' un clin d' oeil entre le dernier degre de l' accroissement de la lune & le premier degre de son rabais.

Cette *Inconstance* dont je vous ay parlé est de la premiere espece qui se trouve dans l' amour; elle est fondée comme vous voyez sur l' ordre commun de la nature & de la morale. Les meilleures choses deviennent insupportables par un constant usage, & nous nous degoutons de tout excepté de nous mesme. La seconde espece d' *inconstance* en amour est lors que l' on se degoute de la personne aimée pour en prendre une autre, qu' on trouvera plus a son gré, mesme avant que l' on ait obtenu l' entiere union des ames. Mais, Monsieur, avant que de decider pour ou contre cette espece d' *inconstance*, examinez bien, je vous prie, toutes les circonstances qui peuvent disposer les coeurs à ce changement. Supposé que deux personnes viennent à s' aimer tendrement, & qu' un troisieme vienne a la traverse qui rende a la Dame mille temoignages d' une passion sincere & respectueuse. Supposé que ce mesme rival ait rendu plusieurs services importants a l' amant aimé; qu' il ait mesme sauvé plusieurs fois la vie a cet heureux amant, & que celuy cy par une recognoissance louable luy cede sa maitresse, & qu' il aille mesme jusques là, que de la prier de vouloir bien recevoir cet honneste homme de sa main, & mesme de l' aimer pour l' amour de luy. Qu' elle raison, je vous prie, alleguera la maitresse pour s' exempter de cette espece d' *inconstance*? Car l' amour mesme qu' elle a pour son premier amant la force de luy preferer son rival, puis qu' elle voit qu' il le souhaite ardemment & qu' elle est obligée par les reigles d' un amour honneste & raisonnable de chercher plutoft le contentement de son amant que le sien propre. J' advoüe que toutes ces Circonstances & toutes ces suppositions sentent un peu son Roman, & qu' il seroit bien difficile de rencontrer dans le monde des personnes faites comme celles que nous venons de feindre. Eh bien, nous trouverons d' autres exemples, qui seront plus vraysemblables & plus frequents selon le cours ordinaire du monde. Je suppose deux personnes qui s' aiment d' une passion bien reiglée, mais qui seront pourtant dans

une si triste conjoncture pour leur amour, qu' ils perdront leur fortune, s' ils se marient ensemble. On aura beau louer pour lors la Constance d' un amour honneste; tous leurs parens, tout le monde raisonnable, & enfin leur propre raison leur criera que l' *inconstance* est le plus raisonnable party qu' ils puissent prendre. Jamais on ne doit se laisser engager, sans l' esperance de pouvoir trouver son contentement dans son amour. Ainsi des le moment, qu' on voit qu' on ne peut plus s' aimer sans se perdre & sans perdre la personne aimée, le seul party, qui reste a prendre, c' est de se debarasser d' une passion, que la constance hors de saison rendroit deraisonnable. Vous m' opposerez sans doute ce commun proverbe, que necessité n' a point de loix, & qu' il vous suffit, que j' accorde, que hors le cas d' une necessité absolüe, la Constance doit toujours accompagner un amour raisonnable. Mais vous vous trompez, Monsieur, puis que la Raison nous montre que la Constance rend regulierement un amour deraisonnable, contre lequel on n' auroit rien a dire sans cette constance hors de saison. Votre Morale m' en fournira des preuves. L' estime doit toujours preceder l' amour raisonnable, & il est impossible que deux personnes vertueuses & d' un mesme temperament ne s' estiment & ne s' entr' aiment. Ainsi donc, autant que le temperament & la vertu a plus de force dans l' un que dans l' autre, autant l' amour de l' un doit excéder aussi celuy de l' autre. Il est assez ordinaire a un jeune homme, qui a du penchant pour la vertu de se laisser eblouir par le faux semblant d' une fille, qui scachant plus que luy en matiere de amour, & ayant les extérieurs & les apparences d' une vertueuse honnesteté & cachant enfin selon les maximes de son sexe ses defauts autant qu' il luy est possible, luy temoignera quelque estime melée d' une feinte tendresse. Comme il n' a jamais veu le beau monde il s' attache au premier coeur qui cherche le sien, & qui luy semble avoir le plus de conformité avec son temperament. Et par ce que la faute d' experience ne laisse rien voir a son esprit de plus parfait, il luy jure une Constance eternelle, sans considerer, qu' il luy promet des choses qui ne dependent pas de luy. Il n' est pas long temps

temps apres cela, sans decouvrir tous
 les jours de nouveaux defauts dans les
 manieres de sa maitresse, qui luy font
 voir, que la conformite de leur tempe-
 ramment n'est pas si grande, qu'il se l'
 estoit d'abord imaginee. Ou bien il
 arrivera, que quoy qu'il ne decouvre
 aucun defaut en elle, il rencontrera par
 hazard une autre personne qui aura
 plus de merites & dont l'humeur s'ac-
 cordera mieux avec la sienne. Il luy
 parle sans dessein de devenir inconstant,
 il commence a l'estimer, sans penser
 encore qu'il y ait de l'amour cache sous
 cet estime. Il combat les premiers sen-
 timens de ce nouvel amour des qu'il
 les decouvre, il appelle a son secours
 tout ce que sa premiere Maitresse a de
 charmes, & voiant, qu'ils sont trop foi-
 bles pour tenir devant le merite de celle
 cy, il cherche son dernier refuge dans
 sa raison pour soutenir sa constance
 ebranlee, & qui n'est plus soutenue que
 par la consideration de ses sermens pre-
 cipitez. Mais tous ses efforts sont
 inutiles; par ce que sa raison tache de
 luy persuader, que la premiere reigle
 etablie dans la nature, & a laquelle il est
 impossible de resister, c'est d'aimer tout
 ce qui nous est semblable, & ce qui s'ac-
 corde a notre temperament & que
 l'on doit aimer les personnes a propor-
 tion de leur merite: que c'est une te-
 merite de promettre avec sermens, ce
 qu'il n'est pas en notre puissance de te-
 nir; mais que c'est encore pis & que la

temerite est extreme, de vouloir soutenir
 ce serment par un caprice opiniatre &
 ridicule. Dans cette extremite ce pau-
 vre miserable vient chez vous, Mon-
 sieur, il vous demande conseil, il vous
 prie de l'aider, puis que c'a ete vous qui
 l'avez enteste du grand merite de la
 Constance & du crime de la passion qui
 luy est opposee. Que luy conseillerez
 vous de faire, puis que vous mesme a-
 vez approuve dans votre Philosophie
 toutes les raisons qui le forcent de de-
 venir inconstant a sa Maitresse? Mon
 Philosophe m'a assure, que vous ne
 pourriez jamais rien trouver dans tout
 votre art de raisonner, qui puisse vous
 garantir, ou de tomber dans une con-
 tradiction ou de confesser, que Seneque
 a fait une folie en attribuant a la sagesse
 la qualite de la Constance, qu'enfin
 vous serez contraint de demeurer d'ac-
 cord, que l'inconstance seule est l'ame
 de la sagesse, & le fondement de toutes
 les vertus. J'espere que vous choisirez
 le dernier party comme le meilleur, puis
 que vous y etes obligé par vos principes
 mesme, qui veulent, que vous vous de-
 fassiez de deux prejugez dangereux, qui
 vous ont aveuglé jusques icy, c'est a
 sçavoir, de la trop grande deference, que
 vous avez pour tout les sentimens de
 Seneque, & de la trop grande precipita-
 tion a applaudir à vos propres raisonne-
 mens. En attendant cela je demeure
 avec beaucoup de respect

Monsieur

Votre tres humble &c.

C

Secon-



Seconde Lettre.

Reponce

A la precedente.

Que vous etes heureux, Monsieur, d'avoir enfin trouvé a la Cour de Z. ce que vous aviez cherché inutilement & avec tant de soin chez moy. Vous avez raison, de faire cas de cette galante Philosophie de votre Aristipe, & de la preferer a la vieille Morale de Senèque, & a cette pedanterie que je vous avois enseigné faute de mieux cognoître la verité. Ouy, Monsieur, il faut que votre Philosophe soit un grand homme, puis qu'en moins de rien il vous a si bien perfectionné, que vostre lettre a été capable de me confondre aussi tost, & de saper tout d'un coup les fondemens de ma pauvre Philosophie, a la quelle j'avois pourtant donné quelques années de meditation, sans avoir eu aucun soubçon jusques icy d'avoir si mal reussi, & sans m'estre advisé, qu'elle seroit un jour destruite par un de mes Ecoliers de qui je le craignois le moins. C'est bien un grand paradoxe d'establi l'inconstance au throne de la vertu, & d'en depousseder la Constance qui y avoit réigné presque depuis qu'on a commencé a raisonner. Mais cela n'est qu'une bagatelle pour un homme éclairé comme votre Maître & vous, ou comme vous & vostre Maître. Car n'ayant pas encore l'honneur de cognoître ce grand homme, quoy que j'en brusle d'impatience, je ne sçay, si votre merite n'est pas encore plus grand que le sien; & comme vous ne faites aucun scrupule dans votre nouvelle Philosophie de renverser les verités les plus sacrées, peut estre, que votre exemple convaincra encore le proverbe de faux & de mensonge, que l'ecolier n'est pas par dessus son maître. Monsieur de la Mothe le Vayer, n'en deplaise a Messieurs les Peripaticiens, a dit de leur Logique, (a) que ce n'estoit proprement, qu'un art de rendre le faux vraysemblable. Mais la votre triomphera facilement de celle du pauvre Aristote, puis que c'est un art de convaincre la verité mesme de fausseté. Ainsi tous les Philosophes de l'antiquité ne peuvent tenir un moment devant votre sagesse. Vous avez tournés les Stoiciens en ridicules, en traitant leur Senèque du haut en bas, & en mesme

temps vous avez decouvert, mesme sans y penser, la folie d'Epicure. Il suffisoit aux Stoiciens que leur sage fut en possession de la sagesse de jour en veillant, mais Epicure, poussant encore la folie plus loin, pretendoit que le sien devoit estre toujours le mesme jusques dans ses songes, quoy qu'il semble que la nuit ne soit destinée qu'à faire des folies. Les Academiciens & les Pyrroniens cherchoient la sagesse dans la vraysemblance, & ne parloient jamais de verité indubitables. Mais vous avez heureusement trouvé le secret d'accorder & de reunir deux sectes, si opposées dans leur maniere de philosopher. Tantost vous approuvez le principe des Sceptiques, qu'il n'y a point de certitude dans ce monde, & que tout y est vray semblable; & tantost vous parlez avec tant d'assurance, & ce sans doute ou certes si insupportable aux oreilles des Pyrroniens se trouve si souvent dans votre lettre, qu'il semble que de Sceptique vous soiez devenu Dogmatique a brusler. Que vous etés dignes d'envie vous autres Gens de Cour! puisque votre Philosophie est capable de venir a bout de choses, que les autres sectes n'oseroient seulement entreprendre.

Cependant comme je vous ay beaucoup d'obligation de m'avoir tiré de mes erreurs, ne trouvez pas mauvais, qu'en revanche je vous donne mon petit avis, sur la maniere, dont vous deuez en agir avec votre lettre. Vous cherchez votre fortune a la Cour, & a mon gré vous ne sçauriez mieux reüssir a la trouver, qu'en publiant cette lettre, qui peut passer pour un chef d'oeuvre, quoy que ce soit le premier essay de vostre sçavoir. Mais je vous conseille en amy, de penser un peu meurement, a qui vous pourrez la dedier; puis que sans cela votre project seroit en danger d'échouer. Ne vous hazardez pas de la dedier a votre Prince, quoy qu'il puisse vous sembler que vous n'y risqueriez rien. Car si votre Philosophe est son favory, comme vous le mandez, vous pourriez bien perdre sa fortune en mesme temps que la votre. Ce n'est pas, que votre Prince, en donnant son estime a votre Aristipe, ne montre bien

(a) Tom. 15. p. 91.

bien par là, qu'il est exempt d'un défaut, qui regne dans les Cours, ou l'on préfère d'ordinaire une ignorance étudiée au plus solide sçavoir, qui ne sert, qu'à faire mépriser ceux, qui sont assez sages pour le cultiver malgré l'envie, qu'il s'attirent par là sur eux. Mais Monsieur, quoy que je sois fort persuadé du bon goût de votre Prince, il me semble que c'est toujours mal faire sa Cour à un Prince, quel qu'il soit, par la défiance de l'inconstance. Un Courtisan tout inconstant qu'il est au fond du Coeur, ne doit pourtant parler que d'une Constance inébranlable tant à son Prince qu'à ses Ministres. Cherchez donc plutôt à vous procurer un Mécénat par votre lettre, chez quelque habile homme du Clergé, puis que la recommandation de ces sortes de gens est de grande considération à la Cour. Mais prenez bien vos mesures justes, & ne vous engagez légèrement dans un pas si glissant. Comment vous insinueriez vous par la recommandation de l'inconstance chez des gens qui ne parlent & qui ne prêchent que la Constance? Quoy que vous n'avez défendu que l'inconstance, par le moyen de laquelle un homme, qui se voit engagé dans une mauvaise Religion, la quitte pour en embrasser une meilleure; j'apprehende, que le Clergé ne vous soupçonnerait encore, d'être capable de changer par des considérations humaines une Religion, que vous croiriez la bonne, pour une autre, dans la quelle vous pourriez plus aisément faire votre fortune. On m'a dit, que votre Prince est fort galant, & que les Dames ont un grand pouvoir sur luy. Ne pourriez vous pas peutêtre gagner leur estime en leurs dédiant votre Panegyrique de l'inconstance? & sur tout, puis que vous y avez soutenu par des raisons fortes, que cette inconstance est une marque de l'excellence de leur ame. Mais peutêtre aussi perdrez vous par là votre réputation chez elles. Quelque inconstant que soit le sexe, il cache neant moins toujours cette imperfection comme un foible, & il voudrait fort, pouvoir nous persuader le contraire de ce qui est en effect. C'est donc bien dommage que votre nouvelle Philosophie n'est pas encore assez bien établie pour desabuser les Dames de ce préjugé, & de cette ignorance, qui leur coûte tant de peines & de travaux, que l'inconstance est l'ame de la sagesse & le fondement de toutes les vertus. D'ailleurs les femmes sont sur l'inconstance ce que les grands sont à l'égard de la trahison. De mesme que ceux cy aiment la trahison sans aimer les traitres, le sexe aime aussi l'inconstance & cependant ne peut souffrir les inconstans.

Que faire donc, mon cher Monsieur, pour réussir dans le dessein de vous établir par votre

essais? Nous vivons dans un siècle, où l'on ne nomme presque jamais les choses par leurs noms, & où les Sophistes faisant tout leur possible pour tromper le monde & pour avoir toujours occasion de se rendre fameux, & ne pouvant changer les choses, changent les noms selon leur fantaisie. Cette manie règne par tout, & dans le siècle, où nous sommes, cette contagion a gâté la Cour mesme. La vertu porte les noms du vice, & les vices s'enorgueillissent sous le faux titre des vertus. La superstition y passe pour piété; la cruauté n'est que sévérité; On déguise la prodigalité sous le beau nom de libéralité, & ainsi du reste. Pourquoi ne pourriez vous pas de mesme, donner à votre inconstance le beau & spécieux titre de Constance, afin de mieux cacher votre louable dessein, & pour faire mieux goûter votre paradoxe, & l'insinuer plus adroitement dans l'esprit de vos lecteurs. Peutêtre trouveriez vous, que la comparaison n'est pas tout à fait juste, à cause que la superstition, la cruauté & la prodigalité approchent un peu des vertus du nom desquelles elles se parent, au lieu que l'inconstance & la Constance sont trop opposées, pour que l'une puisse être déguisée sous le Masque de l'autre. Ce seroit sans doute une grande folie de donner les noms de pieux, de sévère & de libéral à un Athée, mol & avaricieux, & par la mesme raison, direz vous, ce seroit se rendre ridicule, de vouloir établir l'inconstance sous le faux nom d'une passion tout opposée. Mais aussi, Monsieur, songez un peu, quelle gloire ce sera pour vous, si vous venez à bout d'une telle entreprise. Qui doutera de la vaste étendue de votre esprit, quand vous aurez réussi à établir un paradoxe comme celui cy, qu'aucun autre Philosophe n'oseroit jamais entreprendre de persuader? C'est en une semblable occasion, que le grand DesCartes a parfaitement bien réussi, en donnant au mouvement une définition que l'on pouvoit également appliquer au repos; quoy que le mouvement & le repos soient aussi contraires l'un à l'autre, que la Constance peut être opposée à l'inconstance. Son dessein étoit sans doute en faisant cela, de le faire en sorte, qu'il pût dire en bon Papiste, que la terre se reposait, & qu'en mesme temps il pût appliquer à ce repos la définition, qu'il avoit auparavant donnée au mouvement, pour ne pas rompre tout à fait en visière au pauvre Copernic. Ses sectateurs n'ont pas moins bien réussi à se servir du mesme stratagème, pour soutenir leurs paradoxes les plus insoutenables sans cela. Comme lors qu'ils ont dit, par exemple, qu'un bâton qui nageoit sur l'eau ne se remuoit point du tout, tant qu'il ne fai-

ne faisoit que suivre le cours de l'eau, quoy qu'il s'eloignat a tout moment des yeux de ceux qui le regardent du bord de la riviere. Il y va de votre gloire, Monsieur, de ne vous pas laisser surpasser par Monsieur Descartes, car puis que vous estes deja au dessus de tous les Philosophes de l'antiquité, il faut que vous fassiez voir encore aux scavans, qu'il vous est aisé de disputer a ce Philosophe la grande reputation, qu'il s'est acquis dans ces derniers temps: De ce grand Descartes disje, qui a tant fait pester le pieux Voëtius, ses sectateurs, & toute la cabale des zelés Peripateticiens d'aujourd'hui.

D'ailleurs la chose n'est pas si difficile que vous pourriez vous l'imaginer d'abord. Il faut seulement un peu d'adresse pour trouver une definition de la Constance, qui puisse aussi convenir a l'inconstance. Je me souviens, que vous m'avez écrit, que Monsieur le Vayer avoit dit touchant l'inconstance du sexe, qu'une femme ne change jamais en ce point, d'aimer tout ce qui luy plait. Ne pourriez vous pas dire aussi, en vous réglant sur ce modele, que l'inconstance ou bien la Constance, que vous voulez établir dans votre lettre est une vertu qui consiste a vouloir toujours suivre le panchant de ses desirs? Assurement il ne vous manqueroit plus que cela pour deguiser tout a fait votre inconstance sous le masque specieux de son ennemie. Il est vray que le mot de Desirs pourra choquer la delicatesse des Philosophes d'ancienne date. Ils vous crieront sans cesse, que les desirs sont toujours opposés a la raison, & que c'est la raison seule qui donne la vie a la vertu. Mais encore pourriez vous echapper facilement ce piege, & confondre ces Messieurs par leurs propres principes. Il y en a deux moyens. Les Peripateticiens grossiront plus le nombre de vos ennemis, que tous les autres ensemble. Or ces mesmes Philosophes enseignent que les desirs & les passions de l'ame ne sont pas tout a fait deraisonnables, mais qu'elles sont indifferentes de leur nature. Ainsi il ne tiendra qu'à vous, de dire que votre constance est une vertu qui suit toujours les conseils de ses desirs raisonnables. Vous trouverez toujours aisement des moiens apres cela, d'accomoder votre definition a l'etat de chaque inconstant; puis qu'il n'y a pas un seul homme au monde, eue il toute l'inconstance des femmes en partage, qui ne croie avoir quelque raison valable de changer, & qui ne tache de le persuader aux autres, ou du moins a la plus grande partie du monde, c'est a dire à ses semblables. Il vous

sera aisé encore de soutenir ce paradoxe par une reigle de Droit qui a toujours eté fort celebre & fort approuvée. Les plus grands Jurisconsultes du siecle passé, ont tenu pour constant, qu'on pouvoit se defendre contre l'action des Injures, par une raison, je ne diray pas seulement foible, mais mesme folle, selon leur propre confession. Vous auriez Monsieur le mesme droit, de dire que chacun se peut degager du soubçon d'inconstance, par une raison aussi folle, que celle, qui nous defend contre l'action des Injures. Mais il me semble que la seconde voye d'echapper est encore plus seure; Otez tout a fait ce mot de desirs, puis qu'il choque les oreilles des Philosophes, & ne parlez dans votre definition que de la raison. C'est ainsi qu'il faut se gouverner, quand on a affaire à des Sophistes, qui ne vous disputeront pas tant sur les choses que sur les mots, & sur les paroles. On s'accomode facilement avec eux, pourveu qu'on se serve de leurs noms, n'importe qu'on leur donne une signification differente. Enfin vous pourriez aisement les eblouir par une distinction creuse, moiennant quelle soit tirée de la Reine des sciences, c'est a dire de la Sainte Metaphysique. Commencez donc par un Panegyrique de la raison. Il vous sera aisé de remplir trois ou quatre feuillets de lieux communs & de sentences, que les Philosophes anciens & modernes auront dit sur ce sujet. Rapportez toutes les loüanges & tous les eloges, qu'ils ont fait de la raison, & en mesme temps, n'oubliez pas les imprecations & les injures qu'ils ont vomis sur les desirs. Apres cela vous proposerez amplement une distinction entre la raison de l'esprit & la raison du coeur; & pour leurs plaire mieux, servez vous de mots latins, puis que la langue latine a ce privilege, qu'on ne peut parler que par elle de la veritable sagesse. Distinguez donc *inter rationem intellectus & voluntatis*; & pour expliquer cette nouvelle definition, servez vous de beaucoup de mots tirés de la plus intime Philosophie scholastique, & faites en sorte sur tout, qu'au lieu d'eclaircir le lecteur, vous luy embarrassiez tellement l'esprit par vos termes barbares, qu'apres avoir leu cent fois votre explication, il entende beaucoup moins votre sentiment qu'auparavant. Pour réussir encore mieux dans votre dessein, rapportez sur votre sujets quelques passages tirés a tort & a travers des écrits de St. Thomas, d'Albert, de Scot, de Vasquez, & sur tout du savant Durandus de S. Porciano. Ditez enfin que la Constance est la vertu qui suit toujours la raison du Coeur; Vous voiez facilement qu'au pied de la lettre la raison du coeur & les desirs sont une mesme chose,

chose, mais quoy qu'il en soit, vous tromperez facilement le lecteur par cette petite subtilité, & je gageray que plusieurs de vos lecteurs seront tellement prevenus par les eloges que vous aurez donné à la raison, & par les declamations que vous aurez fait contre les desirs, qu'ils ne s'appercevront pas de cette honneste tromperie. Monsieur de la Mothe le Vayer a desja mis autre fois cette methode trompeuse en pratique. Je l'ay un peu fuicilleté pour l'amour de vous, & je vous diray par parenthese, que j'ay observé, que sans vous flatter, presque toute votre lettre est tirée de ses écrits, mesme dans les endroits, ou vous ne le citez pas. Pour revenir à notre sujet, qui auroit jamais pu s'imaginer qu'un Philosophe Sceptique se seroit vanté d'une Constance Stoïcienne, luy qui n'a pour le fondement de sa Philosophie qu'un principe qui oste avec la verité toute la Constance. Et neantmoins, Monsieur le Vayer trouve des moiens par son habileté de faire adroitement passer son Philosophe Pyrronien sous le masque de la Constance de Senecque. Voicy comme il en parle. (b) Je laisse à part, dit ce grand Philosophe, toutes les autres definitions de la sagesse humaine, pour me contenter de celle-ci, de Senecque, *quid est sapientia? Semper idem velle atque idem nolle*: Et il en rend cette raison convaincante, parce qu'il n'y a que ce qui est selon la droite raison qui puisse plaire en tout temps. *Non potest cuiquam semper idem placere, nisi rectum*. Que si, adjouste-t-il dans une autre epistre, l'erreur commune & le mauvais exemple de ceux que nous frequentons nous ébranlent parfois, & nous font perdre cet heureux poste, le dernier trait de la sagesse consiste à se redresser sur ce premier modele de la raison que nous tenons de la Nature, ou pour mieux dire de Dieu, qui en est le maistre, afin de demeurer fermes & sans varier dans nostre premiere & avantageuse assiette. *Hæc est enim sapientia, in naturam converti, & eò restitui unde publicus error expulerit*. Sans mentir, c'est une chose merveilleusement honteuse, & qui peut faire rougir les moins sensibles à la pudeur, s'ils y font quelque peu de reflexion, que nous tenions à une si grande injure d'estre démentis par qui que ce soit, & que nous nous démentions nous mesmes à toutes heures par tant d'actions qui se choquent, & par tant de sentimens qui se détruisent les uns les autres. Mais, me direz-vous, ne

faites-vous pas profession vous mesme de ne vous attacher à aucune opinion si inseparablement, que vous ne soiez prest de l'abandonner aussi-tot qu'une autre vous paroitra vrai-semblable? Je l'avoué, & je pretends ne faire rien en cela qui contredise les maximes de Senecque, parce qu'elles ne condamnent que l'inconstance déraisonnable, impetueuse, & qui s'exécute sans discours. Pour moi ne changeant point d'objet, & la vrai-semblance, au défaut du vrai, me servant de Cynosure, je conserve toujours une mesme volonté de la suivre. La verité qu'elle me represente, & qui est éternelle, ne peut estre abandonnée sans donner dans le faux; & tout ce qui est nouveau, selon cet envisagement & cette façon de concevoir, luy doit estre contraire. N'est ce pas un joly galimatias de dire, que la Philosophie des Pyrroniens n'est pas changeante par ce quelle se tient toujours à la vrai-semblance? N'est ce pas la mesme chose que si l'on disoit qu'un inconstant ne change jamais sa Cynosure de suivre ses desirs? Et cependant la plus part des lecteurs admirent le faux brillant de ces raisonnemens qui dans le fond ne sont pas moins puerils que specieux en apparence. Vous n'avez donc Monsieur, qu'à vous promettre un heureux succès de vostre dessein en suivant mon conseil. Vous réussirez sur tout dans ce qui regarde le plus bel endroit de votre lettre, lors que vous soutenéz par des raisons convaincantes, que l'inconstance est le véritable caractere de l'amour raisonnable. Si vous proposiez cette verité toute nue aux yeux des gens de ce siecle, qui est tout rempli d'ignorance & de tenebres, vous pourriez courrir risque de perdre votre reputation & peutêtre votre fortune aupres de l'un & de l'autre sexe. Les filles vous fueroient comme un inconstant: les femmes vous regarderoient comme un homme qui veut insidieusement insinuer la polygamie à leurs maris: les maris enfin deviendroient jaloux de vous. Et comme la jalousie est la plus grande de toutes les folies, & qu'elle fait entrer en rage ceux qui s'en laissent posseder, peut estre seriez vous souvent exposé à perdre la vie, mesme sans pouvoir esperer aucun secours de personne, puis que vous auriez tout le monde sur les bras. Mais si au contraire vous couvrez le caractere chanchant, que vous donnez à l'amour raisonnable du venerable nom de Constance, on vous fera caresse par tout, puis que chacun y trouvera occasion de flatter sa passion sous le beau tiltre de la

D

vertu.

(b) Dans la lettre 142. Tom. 12. p. 290. suiv.

vertu. Je brusle de ja d' impatience de voir
votre paradoxe habillé & deguisé sous le voile
de la Constance. Et comme vostre lettre m' a
infiniment diverti, je veux vous rendre la
pareille par les theses que je vous envoie. El-
les sont d' un de mes amis, a qui j' avois mon-
tré votre lettre, & comme il est plus enteté des
principes de ma Philosophie, que moy mesme,
il a creu qu' il renverseroit les raisons qui sont
dans votre lettre par ces theses. A mon egard
je trouve, que ce sont de pures bagatelles, qui
ne meritent point de replique. Cependant
pour vous dire la verité, je serois fort emba-
rassé moy meme, si j' auois a y repliquer, & je
ne sçay si je m' en tirerois bien. Mais je ne
sçauois que vous dire. Votre lettre a tant fait

d' impression sur mon esprit, que je ne laisse pas de
demeurer persuadé des verités, qu' elles con-
tiennent, quoy que je me trouverois fort impuis-
sant a repondre aux raisons de ceux qui sont
dans un sentiment contraire. Un autre que
vous, Monsieur, vroit peutetre de cette expres-
sion, mais il ne se faut pas scandaliser des gens
qui n' entendent pas encore la Philosophie des
beaux esprits d' aujourdhu. Ces mesme fous
se mocqueroient encore sans doute, s' ils lisoient
cette fin de ma lettre, & s' ils voioient, que quoy
que je ne puisse plus me defendre de crier: **vive**
l' inconstance, je vous fisse en mesme temps
des protestations d' estre toute ma vie avec sin-
cerité & Constance.

Monsieur

Votre &c.



THESES



THESES

De Constantiâ & Inconstantia.



Thef. I.

Constantia & Inconstantia vel dicitur de omnibus creaturis & rebus præter hominem in sensu Politico vel Rhetorico, v. g. quando sermo est de motibus cœlestibus, de varietate temporum anni &c. vel prædicatur de homine.

Th. II.

Et tum vel sumitur pro patientia & impatientia in perferendis adversitatibus, quò pertinent libri Senecæ & Lipsii de constantia sapientis: vel pro attributo sapientiæ seu virtutis & stultitiæ seu vitii, qui significatus est hujus loci.

Th. III.

Dixi: Sapientiæ seu virtutis, & stultitiæ seu vitii, quamvis sciam hoc non placere sapientibus quibusdam nostris, qui doctum & bonum virum separant, & inepta anxietate verentur, ne tempora incidant, quæ nobis suppetitura sint viros satis quidem pios sed non satis doctos. Mihi placet illud Philosophi nescio cujus apud Senecam Ep. 95. p. m. 565. *Antiqua sapientia nihil aliud quam facienda & vitanda præcepit, & tunc longè meliores erant viri, postquam docti prodierunt, boni desunt. Simplex enim illa & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam versa est, docemurque disputare non vivere.* Non refragabor tamen, si inter sapientiam & virtutem illam velis quærere differentiam, quod sapientia tradat præcepta de felicitate humana, virtus illa exequatur. Sufficiat mihi, non nisi sapientem virtuosum esse, & non nisi virtuosum sapientem.

Th. IV.

Igitur Constantia est individuus Comes sapientiæ, ejusque attributum seu criterium per quod cognoscitur. Facit ad rem quod Seneca dicit: Epistola 20. *Quid est sapientia? Semper idem velle atque idem nolle.* Et alibi: Epistola 35. *Proscice & ante omnia hoc cura ut CONSTES tibi. Quoties experiri voles, an aliquid actum sit, observa an eadem velis hodie quæ heri.* Mutatio voluntatis indicat, animum natate aliubi atque aliubi apparere, prout tulit ventus. Non vagatur quod est fixum & fundatum. Et iterum Epistola 120. *Ex quo virtutem intelleximus? Ostendit illam nobis ordo ejus & decor & constantia, & omnium inter se actionum concordia, & magnitudo super omnia efferens sese.*

Th. V.

Inconstantia verò est attributum stultitiæ. Idem Seneca Epistola 20. *Stultis nunquam velle aut nolle decretum est, variatur quotidie iudicium & in contrarium vertitur.* Et rursus Epist. 120. *Quidam alternis Vatinii, alternis Catones sunt, & modò parum illis severus est Curius, parum pauper*

pauper Fabricius, parum frugi & contentus vili Tubero, modo Sicinum divitiis, Apicium cœnis, Mecanatem deliciis provocant. Maximum indicium male mentis fluctuatio, & inter simulationem virtutum amoremque vitiorum assidua jaçtatio. Nemo non quotidie & consilium mutat & votum: modo uxorem vult habere, modò amicam, modò regnare vult, modò id agit, ne quis sit officiosior servus. Modò dilatat se usque ad invidiam, modò subsidit & contrahitur infra humilitatem verè jacentium. Nunc pecuniam spargit, nunc rapit. Sic maximè coarguitur animus imprudens. Alius prodit atque alius, & (quò turpius nihil judico) impar sibi est. Magnam rem puto, unum hominem agere. Præter sapientem autem nemo unum agit, ceteri multiformes sumus.

Th. VI.

Ergò Constantia non est ipsa virtus aut sapientia, sed qualitas sapientiæ & virtuti adhærens, per quam sapientia & virtus cognoscuntur. Idem & de Inconstantia intuitu stultitiæ & vitii dicendum. Eò in locis adductis tendit etiam Seneca noster, nisi quod in illorum primo Sapientiam per Constantiam videatur describere. Sed notum est, quod Philosophus hic non semper secundum subtilitates Metaphysicas examinandus sit, cum sæpius stylo Rhetorico magis quam Philosophico utatur. Adhæret verò Constantia & Inconstantia virtuti & vitio in genere, adeoque errares, si Constantiam ut virtutem aliquam singularem, quæ Inconstantiam pro vitio opposito agnosceret, velles considerare.

Th. VII.

Poterit ex dictis, ut arbitror aliquo modo illustrari definitio Ulpiana Justitiæ, quod sit *constans & perpetua voluntas* jus suum cuique tribuendi. Uti enim ista definitio Stoicorum porticum sapit, ita & omnium optimè poterit ex Philosophia Stoica exponi. Hæc verò cum ab antiquis Glossatoribus jure suo fuerit ignorata, ab hodiernis verò Jure-Consultis, nubem Philosophiæ Aristotelicæ pro Junone amplectentibus, sine Jure contempta, ita non miratur diligens fortiorum præceptorum scrutator ineptas Glossæ expositiones, & ex regulis Logicæ Peripateticæ anxie conquisitas hodiernorum objectiones & miserrimas earundem solutiones. Stoici fuerunt Juri, ex quibus Pandectæ sunt collectæ. Horum tradita ex libris Aristotelis velle explicare magis absolum est, quam si quis libros Theologorum Protestantium ex scriptis Pontificiorum exponere vellet. Confer omnino Emund. Merill. lib. 1. observ. Juris cap. 8. usque ad 28. Gasp. Sciop. Elem. Philos. Stoic. Moral. c. 147. p. m. 132. Voluntatis vocem ab ineptis vulgaribus eleganter vindicavit Illustris Huberus digress. Justin. lib. 1. cap. 7. Utinam & in reliquis non tantâ curâ ex lacunis Aristotelicorum definitionem hanc justitiæ illustrare instituisset. Nam quæ integro cap. 8. & 9. de absurdissima quæstione: Utrum definiatur justitia universalis an particularis? fusius & subtiliter differit, spontè sua cadunt, cum Stoici quatuor virtutes, quæ Cardinales dicuntur, solum agnoverint, relinquentes Aristotelicæ Philosophiæ catalogum undecim virtutum & ex inde propullulantem justitiæ divisionem in universalem & particularem. Similiter quæ dicto capite 7. §. 2. & 3. de differentia inter voluntatem constantem & perpetuam ex Aristotele & Plutarcho differit, satis quidem acuta sunt, sed vereor, ut sint ad mentem Ulpiani. Mihi videtur, qui in definitione virtutum Aristotelica mediocritatis usus est, ut generis locum obtineat, & in singularum virtutum definitionibus repetatur, eundem fuisse Stoicorum stylo usum in definiendis virtutibus, voluntatis constantis & perpetuæ, non ita tamen ut

ut perpetuum aliud quid à constante dicat, sed potius ut Constantiam illam exponat & clarius exprimat. Sanè Cicero cum de virtute in genere dixerit, modò eam nihil aliud esse ait, quàm *in se perfectam & ad summum perductam naturam*, Lib. 1. de LL. c. 8: modò duobus verbis, *perfectam rationem*, Ibid. cap. 16: modò *constantem & perpetuam* rationem vitæ, eiqve uno verbò *inconstantiam* vitii opponit. Ibid. cap. 17. Alibi verò idem Cicero (apud Gassend. comment. in lib. X. Laërtii Tom. II. f. m. 163.) *Perseverantiam* definit, quod fit in ratione bene considerata *stabilis & perpetua* permanensio.

Th. VIII.

Non verò sufficit ad cognitionem Constantiæ & Inconstantiae, si sciamus eas esse criteria virtutis & vitii, si non cognoverimus antea, quædam sint notæ illorum criteriorum. Quotus quisque enim est qui sibi non persuadeat se constantem esse? Neque enim idem velle & idem nolle character Constantiæ satis perspicuus est. IDEM variis modis dicitur. Prout hoc IDEM intelligas, modo idem velle & idem nolle causa amicitiae, modò causa omnis diffidii erit. Et quomodo voluntas idem velle potest, quæ & libertatem habet idem volendi & nolendi, & hoc vel illud volendi, & quæ ad ultimum vitæ terminum mutabilis est? Tentabimus ut rem obscuram illustremus non abstractionibus Metaphysicis re ipsâ obscurioribus, sed similibus Phycis incurrentibus in sensum. Præprimis cum nihil de anima intellectus hominis possit concipere, quàm per similitudinem rerum corporearum.

Th. IX.

Illud ergò nimis crudè dictum esset, si quis dicere sustineret: omnem motum esse symbolum Inconstantiae, cum omnis actio animæ nostræ concipiatur per motum aliquem & ita etiam Constantia motus vel motui similis sit. Propius ad rem accederet, si quis Constantiam cum quiete, (h. e. non cessatione omnis motus, sed motu tardiore.) Inconstantiam cum motu strictè dicto compararet, quia videlicet Constantia est character virtutis & eam insequentis animæ quietis seu tranquillitatis. Sed quoniam ille motus, qui in quiete omni est, ipse non ab omnibus perspicuè concipi potest, non evitarem obscuritatem, si per hanc rem, obscuram Constantiæ doctrinam illustrare intenderemus. Igitur tortè sic commodissimè dicemus: Constantiam esse similem motui puncti continuo in linea recta ad aliud punctum: Inconstantiam contra convenire cum motu puncti vago, modo dextrorsum modò sinistrorsum, modò per lineam rectam, modò per curvitates, quærentis quasi perpetuò punctum in quo quiescat & nunquam invenientis. Quæ de Inconstantia diximus, aliquatenus lucem accipiunt ex locis Senecæ supra th. 4. & 5. De Constantia idem eleganter Epist. 20. postquam sapientiam definiisset, quod sit semper idem velle & idem nolle, statim subjungit: *Licet illam excepti unculam non adjicias, ut rectum sit quod velis. Non potest cuiquam semper idem placere nisi rectum.*

Th. X.

Erit ergò Constantia semper velle rectum, & nolle quod pravum est. Et Inconstantia adeò erit fluctuare continuo inter rectum & pravum. Cum autem rectum nihil sit aliud, ut alibi ostendimus, quàm vita pacifica & benevola cum aliis hominibus, seu uno verbo amor rationalis, suâ sponte sequitur: *Constantiam esse perpetuam voluntatem amandi genus humanum*, Inconstantiam verò fluctuationem continuam inter amorem & odium, aut etiam in ipso odio, ut in quo nulla tranquillitas seu quies existit.

E

Th. XI.

Th. XI.

Res clarior fiet exemplis. Inconstantiae exempla non desideramus. Inconstantia stultitiae character est, at stultorum plena sunt omnia. *Nesciunt homines*, ait noster *d. Epist. 20. quid velint, nisi illo momento quo volunt. In totum nulli velle aut nolle decretum est. Variatur quotidie iudicium & in contrarium vertitur, ac PLERISQUE agitur vita per lulum.* Exemplum igitur sapientis & constantis cupis? *Subsiste paulisper.* Habet enim Constantia suos gradus. Id quod summum in Constantia est, magis intellectu percipitur quam sensibus ostendi potest, uti linea recta. Quas enim visui exhibemus lineas, omnes curvitatibus aliquibus deformatae sunt, etsi visus has curvitates absque microscopiis non possit percipere. Sic culter maximè acutus, si vitrum adhibeas, in extremitate acuminis ferrae fabrilis non videbitur absimilis. Ut verò deficiente exemplari vero lineae rectae ista linea in qua curvitas nulla oculo sibi relicto apparet pro recta aestimatur; sic & pro sapiente habendus est, in quo sensibilis Inconstantia non appareat. Orta hinc fuit Stoicis divisio sapientis in sapientem primae classis & secundae. *Scis*, ait noster *Epistola 42. quem nunc virum bonum dicam? hujus secundae nota. Nam ille alter (primae classis) fortasse tanquam Phoenix semel anno quingentesimo nascitur. Primae notae sapiens Consummatus, Doctus, Adeptus; secundae classis, Procedens seu Proficiens, Studiosus & Affectator sapientiae dicebatur. Vide Lips, Manuduct. ad Philosoph. Stoic. Lib. 2.*

Th. XII.

Hujus igitur studiosi sapientiae, hujus Constantiae exempla demus. Sed iterum gradum sistere jubet Seneca, quia inter ipsos quoque proficientes sunt magna discrimina. Tres eorum classes ipse exhibet. *Primi sunt*, ait *Epistola 75. qui sapientiam nondum habent, sed jam in vicinia ejus constiterunt, tamen etiam quod propè est extra est. Qui sunt hi quavis? Qui omnes jam affectus (toleramus, si more Stoicorum per affectus motiones animi rectam rationem supprimentes intelligas,) ac vitia posuerunt: quae erant complectenda didicerunt, sed illis adhuc inexperta fiducia est, bonum suum nondum in usu habent. Jam tamen in illa quae fugerunt recidere non possunt. Jam ibi sunt ubi non est retrò lapsus. Sed hoc illis de se nondum liquet, & quod in quadam epistola scripsisse me memini, scire se nesciunt. Jam contingit illis bonò suò frui nondum considerare. De hac classe intellige Senecam, dum alibi *Epist. 72. differit: Adhuc est genus tertium eorum qui sapientiae alludunt, quam non quidem attigerunt, in conspectu tamen & ut ita dicam subiectu habent. Hi non concutiuntur, ne desluunt quidem, nondum in sicco, jam in portu sunt. Et Epistola 71. Alius in tantum profecit, ut possit cum fortuna conferre vultum.**

Th. XIII.

Ostendunt autem istae descriptiones, omninò hunc sapientem inter Constantes esse referendum. Cæterum tamen est aliqua Constantiae hujus à Constantia sapientis consummati differentia, quam Seneca videtur innuere *Epistola 35. Non vagatur, quod est fixum & fundatum. Istud sapienti perfectè contingit, aliquatenus & proficienti profectòq. Quid ergò interest? Hic commovetur quidem non tamen transit, sed suò locò nutat. Ille nec commovetur quidem. Vis aliam comparisonem? Sapiens movetur per lineam rectam in spatio angustissimo. Proficiens hic movetur quidem per lineam rectam, sed in spatio laxiori, quod tamen utroque latere munitum est, ut evagari non possit,*

Th. XIV.

Th. XIV.

Jam exempla sapientum hujus primæ classis conquiremus. Socratem intueri, Epictetum, Senecam, Papinianum. Ad ultimum vitæ terminum constantissimi in sapientia fuerunt, vitaque sua & doctrina ô quot & quantos viros, qui se Christianos esse falso gloriantur, antecelluerunt. De Epicteto & Papiniano nullus fere scrupulus residet. Socratem Platonis & Xenophontis scripta tanquam in speculo exhibent. At Atheismi accusatus publicè imò & condemnatus fuit. Ita est, sed accidit hoc ferè omnibus sanioribus Philosophis, ut à Sophistis & Sacerdotibus Hypocritis, quorum intererat circulos ineptiarum & idololatriæ crassissimæ per Philosophiam istam non turbari, pro Atheis fuerunt publicè traducti. Deinde nec hoc novum, quod falsas criminationes injustæ sequantur sententiæ. Innocentiam Socratis satis ostenderunt scriptores modò citati. Simili ratione ab obrectatoribus calumnias perpeffus est Seneca, quibus ex parte videtur ipse respondere in libro de vita beata. Adversus Dionis gravissimas quidem avaritiæ, adulterii, Sodomix, homicidii, conjurationis, sed & falsissimas inculpationes post Lipsium eruditè eum defendit Franciscus Mothæus Vayerius de *virtute Paganorum Tom. 5. op. p. m. 251. adde Sciopp. Element. Philos. Stoic. Moral. p. m. 164.*

Th. XV.

Secundum genus (sapientum proficientium) est eorum (ita pergit Seneca d. Epist. 75.) qui & maxima animi mala & affectus deposuerunt, sed ita, ut non sit illis securitatis suæ certa possessio, possunt enim in eadem relabi. Ad hos refero quæ dicit Epistolâ 71. Et in ipsis sapientiam sectantibus magna discrimina fateamur necesse est. Alius jam in tantum profecit, ut contra fortunam audeat attollere oculos, sed non pertinaciter. Cedunt enim nimio splendore præstricti. Imperfecta necesse est latent, & modo prodant, modò sublabentur aut succidant. Horum Constantia mutabilis est similisque motui per lineam rectam in spatio augustiore non bene ad latera munito, ita ut corpus motum possit evagari. Sunt tamen adhuc magis inter constantes & sapientes referendi, quia rara sunt horum exempla, qui ad istum gradum sapientiæ pervenerunt, & in vitia relapsi sunt.

Th. XVI.

Et quidem ex historia profana exemplum jam non succurrit. In sacris verò Salomon ad hanc classem videtur commodè referri posse. Res ipsa & lapsus ejus in summam stultitiam id satis loquitur. Et quamvis dicatur sapientissimus inter omnes homines, tamen id vel non de sapientia in genere, sed in specie de sapientia quam petiit, prudentiâ nempe judiciaria, vel de sapientia, quatenus in speculationibus consistit, & virtuti contradistinguitur, est intelligendum. Difficilior quæstio est, quomodo fieri potuerit, ut sapientia naturalis Senecæ & Socratis majori Constantiâ fuerit prædita quam sapientia, quam Deus ipse per modum præternaturalem Salomoni concessit? Quam quidem cum hujus loci non sit, definire nolumus, ac temerè aliquid pronunciare, optantes potius eruditorum eâ de re sententiam audire. Quod si tamen quis conjecturas nostras scire cupiat, non deerimus in ipsa ventilatione mentem nostram aperire.

Th. XVII.

Restat classis tertia. De his ita Seneca d. Epist. 75. Tertium illud genus extra multa & magna vitia est, sed non extra omnia: effugit avaritiam, sed iram adhuc sentit. Jam non sollicitatur libidine, sed habet etiamnum ambitionem.

nem. Jam non concupiscit, sed adhuc timet, & in ipso metu ad quædam satis firmus est, quibusdam cedit; mortem contemnit, dolorem reformidat. De hujus classis Constantia puto eum loqui Epistolâ 72. Habet aliquis bonam voluntatem, habet profectum, sed cui multum desit à summo? Hic deprimatur alternis, & extollitur, ac modo in cælum allevatur, modo defertur ad terram. Imperitis ac rudibus nullus præcipitationis finis est: in Epicureum illud chaos decidunt inane sine termino.

Th. XVIII.

Misera hæc aliquatenus & infimi generis Constantia est ab Inconstantia non multum differens, differenstamen. De hac classe concedo, quæ Seneca de omnibus Proficientibus asserit d. Epist. 75. *Qui proficit in numero quidem stultorum est, magno tamen intervallo ab illis diducitur. In numero stultorum est, quatenus nondum inter sapientes referri meretur, sed in transitu saltem ad viam sapientiæ est. Fiat via, ait Epist. 37. & hanc tibi viam dabit Philosophia. Ad hanc te confer, si vis salvus esse, si securus, si beatus: denique si vis esse, quod est maximum liber. Hoc contingere aliter non potest. Humilis res est stultitia, abjecta, sordida, servilis, multis affectibus & sævissimis subjecta. Hos tam graves dominos, interdum alternis imperantes, interdum pariter, dimittit à te sapientia, quæ sola libertas est. Una ad hanc fert via, & quidem recta, non aberrabis, vade certo gradu. Sed magno tamen intervallo à stultis diducitur, quatenus à via stultitiæ jam ad viam illam unicam sapientiæ tendit. Huc pertinet, quod noster dicit, Epistola 71. in fine: Magna pars est profectus velle proficere. Similis videtur hæc Constantia motui per lineam rectam in spatio amplo, ubi ad utrumque latus sunt multæ viæ evagandi.*

Th. XIX.

Etsi verò hæc Constantia sit infima, & non adeò difficulter in stultitiam prona, tamen cum dixerimus rariora esse priorum duarum classium exempla, suâ sponte sequitur pleraque Constantiæ exempla huc pertinere. Neque contemni adeò debet transitus iste, cum sine eo ab Inconstantia liberari non possimus, neque ad superiores gradus pervenire. Commendat eam noster d. Epist. 75. *Bene nobiscum agetur, si in hunc admittimur numerum. Magna felicitate natura, magnaque & assidua intentione studii secundus occupatur gradus, sed nec hic quidem contemnendus est color tertius. Cogita quantum circa te videas malorum. Adspice quam nullum sit nefas sine exemplo, quantum quotidie nequitia proficiat, quantum publicè privatimque peccetur, intelliges, satis nos consequi, si inter pessimos non sumus. Ego verò, inquis, spero me posse & amplioris ordinis fieri. Optaverim hoc nobis magis quam promiserim. Præoccupati sumus, ad virtutem contendimus inter vitia districti. Pudet dicere: Honestâ colimus, quantum vacat.*

Th. XX.

Id autem ex dictis facile intelligi potest, quod, quia quæ in exemplis deprehenditur Constantia, infimi gradus est, & facile in Inconstantiam mutabilis; hæc consideratio Sophistis occasionem præbere possit, Constantiam & Inconstantiam invicem miscendi, & vitium sub larva virtutis occultandi, virtutem verò, ac si vitium esset, calumniandi. Præprimis cum Constantia hæc Inconstantia sit proxima & intuitu Constantiæ primæ classis pro Inconstantia non immeritò haberi possit. Quare opus erit, ut vel maxime hujus Constantiæ cum Inconstantia convenientias & differentias exactè pensitemus. Sapientia quæ summum gradum

dum aut summo proximior obtinet, non est mutabilis sed movetur, quasi in centro. At sapientia illa tertii gradus hoc cum stultitia commune habet, quod mutetur utraque. Igitur & Inconstantia & Constantia sapientiam illam comitans mutationi sunt obnoxia, verum cum hac differentia. Inconstantia est mutatio in deterius, Constantia mutatio in melius. Inconstantia vagatur in cupiditatibus voluptatum, honoris, divitiarum, Constantia hæc motu inæquali & aliquatenus in latera paululum excurrente tendit ad amorem rationalem. Inconstantia hominem extra se rapit, & affectibus magis magisque obnoxium reddit, Constantia hominem introrsum vertit & affectuum suppressionem operatur. Posses adeo differentias istas non incommodè alio simili à motu desumpto illustrare. Inconstantia est similis motui inordinato à centro ad peripheriam indefinitam, qui quo magis à centro abit, eò majus vagandi spatium offertur corpori moto, & eò minus punctum in quo quiescat, quousque hic motus continuatur, deprehendit. Constantia autem vulgaris est similis motui non adeo bene ordinato à peripheria definita ad centrum, qui quo magis à peripheria abit, eò minus vagandi spatium deprehendit, & eò propior est centro quietis.

Th. XXI.

Cæterum uti meditatio præcedens nos juvat, ne Constantiam ob mutationem cum Inconstantia confundamus, ita addenda est & alia, ne constantem & perpetuam voluntatem perseverandi in vitio vel affectu hominem extra se rapiente Constantiam esse arbitremur. *Pertinacia* hæc est, non Constantia, etsi videas hominem constanter idem velle & nolle, imò, quod magis videtur paradoxum, hæc ipsa pertinacia inconstantia est, est scèdissima species Inconstantiæ, dum in ipsissima miseria & stultitia constantiam affectat, stultitiam adeo & Inconstantiam non sentiens. Vocabula te non turbent, rem ipsam respice. Non abit Inconstantia in Constantiam, etsi quis constante voluntate gaudeat appetendi quod lubet. Nam hoc idem est ac si diceret constantissimam Inconstantiam. Similiter pertinacia ad classem Inconstantiæ referri meretur, etsi nullam hinc subesse putes mutationem. Non adest utique mutatio, sed in melius: in deterius mutatur quicumque motum affectuum in prava sapientiam non cohibet. Neque enim quietus est affectus, sed tempore crescit. At ubi mutationem in deterius agnoscis, ibi Inconstantia est.

Th. XXII.

Opponitur isti pertinaciæ *pœnitentia*. Ergo uti pertinacia stultorum, ita pœnitentia sapientum est. Iterum Seneca *de Ira lib. 1. cap. ult. p. m. 24.* *Etiamsi ingeritur oculis veritas, amat (ira) & tuetur errorem, coargui non vult & in malè cæptis honestior illi pertinacia videtur quàm pœnitentia,* & alibi, citante Mothæo Vayerio *Tom. 12. op. p. m. 291.* *Hoc est enim sapientia in naturam converti, & eò restitui, unde publicus error expulserat.* Neque tamen pœnitentia ipsa sapientia vel Constantia est, sed conversio ad Constantiam, & initium mutationis in melius. Hæc mutatione omnes habemus opus, cum ob præjudicia amoris irrationalis aut præcipitantiæ à juventute à centro (de quo th. 20. locuti sumus) aberrare in spatio illo vago cœperimus omnes, decepti inani atque falsa quiete, quam quærimus. Quod si igitur meliora cognoverimus, necesse est, ut retrovertamur. At hoc fit per *pœnitentiam*. Qui meliora videt & tamen motu quo cœperat, ire pergit, *pertinaciam* alit, quæ à rabie parum abest.

F

Th. XXIII.

Th. XXIII.

Exhibet illustre pertinaciæ hujus exemplum Seneca *d. l. 1. de Ira cap. ult.* Cn. Piso, ait, fuit memoria nostra vir à multis vitiis integer, sed pravus, & cui placebat pro Constantia rigor. (Rigorem hic dicit noster, quem in loco thes. præcedente descripto vocaverat pertinaciam.) Is cum iratus duci jussisset eum, qui ex comæatu sine commilitone redierat, quasi interfecisset, quem non exhibebat, roganti tempus aliquod ad conquirendum, non dedit. Sic damnatus extra vallum ductus est, & jam cervicem porrigebat, cum subito apparuit ille commilito, qui occisus videbatur. Tunc centurio supplicio præpositus condere gladium speculatorem jubet: damnatum ad Pisonem reducit, redditurus Pisoni innocentiam, nam militem fortuna reddiderat. Ingenti concursu deducuntur, complexi alter alterum cum magno gaudio castrorum, commilitones. Conscendit tribunal furens Piso, ac jubet duci utrumque, & eum militem qui non occiderat, & eum qui non perierat. Quid hoc indignius? quia unus innocens apparuerat, duo peribant. Piso adjecit & tertium. Nam ipsum Centurionem qui damnatum reduxerat, duci jussit. Constituti sunt in eodem illo loco perituri tres ob unius innocentiam. O quam solers est iracundia ad fingendas causas furoris! Te, inquit, duci jubeo, quia damnatus es: te quia causa damnationis commilitoni fuisti: te quia jussus occidere, Imperatori non paruisti. Excogitavit quemadmodum tria crimina faceret, quia nullum invenerat.

Th. XXIV.

Illud obiter quidem sed non frustra notes, ad pœnitentiam (quatenus ea ad Philosophiam pertinet) nîl amplius requiri quàm seriam conversionem à malo ad bonum. Ut seria sit, necesse est præcedat agnitio miseræ, quæ vitia comitatur. Hoc verò nauseam eorum ut operetur conveniens est. Quod superest, ad pœnitentiam non pertinet. Non fletus, non lachrymæ, non anxietas. Fucata hæc pœnitentia est, etsi pro pœnitentia habeatur à vulgo, & falsa sapientia, quia videlicet veram pœnitentiam non cognovit. Fœminarum est flere, non virorum. At præterita flere, quæ reparari non possunt, insuper stultorum est. At futura respicis? Quid? an virtutem quam sectari vis relictâ stultitia? Sed hujusiter non demisso capite, sed vultu læto ineundum est. Pœnam verò times? Indicium est te nondum pœnituisse; neque enim solus pœnæ timor conversionem connotat. Denique converti vis, sed ne puniaris? Nec hoc pœnitentia est, quia non est seria. Amas stultitiam & coactus eidem terga monstrare instituis. Ut juvenis, quem pater, ne perdat, avocat, amicæ valedicit, coactus, & quamprimum licebit, rediturus, sic & ista conversio, quæ cum fletu fit & lachrymis, pœnitentiam mentitur, non exprimit, aut certè nondum est ipsa pœnitentia, sed imbecillitas, quæ relinquenda est, ut verè pœnitere possis.

Th. XXV.

Quæ hætenus differuimus, uti Constantiam ab Inconstantia & aliis stultitiæ characteribus accuratè secernunt, ita, speramus, eadem abundè suppeditura esse rationes respondendi ad fallacias & sophismata, si quis eò dementiæ perveniat, ut Inconstantiam præ Constantia audeat commendare. Fallaciæ omnes summam eò tendunt, ut vel Inconstantia in sensu Poëtico cum sensu morali misceatur, vel confundantur. Inconstantia & Constantia infimi gradus, vel malè omnis mutatio ut character Inconstantiae venditur, vel denique in laudem Inconstantiae imputetur copia stultorum & sapientum paucitas. Ergò saltem brevissimis

nis ea consideremus, quæ ad naturam humanam, hoc est, rationem, intellectum, voluntatem & amorem rationalem pertinent.

Th. XXVI.

Ratio hominis sine cogitatione non intelligitur. At cogitatio semper in motu est. Idem etiam de Constantia asserendum. Variat cogitatio, & semper aliud objectum quærit. Bene si per variationem illam ut debet, mutetur in melius. Sed & hoc Constantiæ esse diximus.

Th. XXVII.

Essentia intellectus humani in propensione ad cognoscendas novas veritates consistit. Sed hæc propensio nihil aliud est, quàm desiderium continuatum mutandi opiniones, quia nunquam desideramus ea quæ jam possidemus. Rectè quidem hoc ultimum, at propterea falso infers, curiositatem novas veritates inquirendi esse desiderium opinionum perpetuò mutandarum. Erramus quandoque, non semper, multa ignoramus & plurima quidem. Hanc ignorantiam si cum cognitione veritatis commutemus, id non est mutare opiniones. Opiniones enim errores sunt. Adde quod & ignorantia & errorum commutatio cum veritate fit mutatio in melius. Igitur non est Inconstantia.

Th. XXVIII.

Transeant ista, inquit, sunt enim facilia. Istud certè Inconstantiam ut humanæ naturæ maximè convenientem fulciet, quod voluntas hominis congenitam libertatem habeat, libertas autem sine facultate diversa, & imò contraria volendi intelligi nequit. At Constantia est semper idem velle & idem nolle. Antequam respondeam, permittes, ut argumentum invertam. Sola Constantia voluntatis character est. Semper bonum appetit voluntas. At bonum unum est, (uti veritas una) non diversum aut contrarium sibi. Si unum est, idem semper est. Igitur & voluntas semper idem appetet; igitur & libertas erit facultas semper idem volendi aut nolendi. Solve hunc nodum, postea tuum Sophisma diluam.

Th. XXIX.

Et hoc quidem imbecilli robore præditum est. Jam supra diximus. *Idem & diversum* in doctrina de Constantia & Inconstantia, ob variam, quibus hæc vocabula gaudent, significationem, parum apta esse ad declarationem ejusdem. Est libertas voluntatis humanæ non vaga quædam & limitibus destituta libido agendi, sed quæ spatium ordinatum, in quo moveatur, à summo rerum arbitro accipit. Vaga libertas naturæ hominis adversa est, est enim ipsa agendi ut diximus Inconstantia. Libertas vera cum ad bonum tanquam ad centrum tendere debeat, idem quoque semper velle debet. Sed boni intuitu & diversa & aliquando contraria volendi occasionem sæpè nanciscitur. Etsi enim bonum ipsum, ad quod tendimus semper idem sit ac stabile, ut centrum in circulo, circumstantiæ tamen illud obtinendi sæpè varia sunt & diversa.

Th. XXX.

Quid quod &, si verum fateri velimus, solus sapiens liber est, stultitia verò omnis durissima est servitus. Quare & sola Constantia libertatis, Inconstantia contra servitutis indicium erit. Audi Diogenem Laërtium in vita Zenonis: *Solum sapientem liberum esse, omnes malos servos. Esse enim libertatem non aliud, quàm potestatem agendi quæ velis: Servitutem contra privationem ejusmodi actionis.* Commentationis loco adde

adde illa Ciceronis lib. 5. Parad. Quis igitur vivit, ut vult, nisi qui recta sequitur? Qui gaudet officio. Cui vivendi via considerata atque provisa est. Qui legibus non propter metum paret. Qui nihil dicit, nihil facit, nihil cogitat denique, nisi libenter ac liberè. Conspicitur etiam libertas sapientis in suppressione vitiorum. Noster Epist. 51. Non sum imperata facturum, jugum non recipio: imò, quod majore virtute faciendum est, excutio. Non est emolliendus animus. Si voluptati cessero, cedendum est dolori, cedendum labori, cedendum est paupertati. Idem sibi juris in me esse volet & ambitio & ira. Et alibi ex mente Epicuri (Epist. 8.) Philosophia servias oportet, ut tibi contingat vera libertas. Et in prefat. ad lib. 3. quæst. nat. Quid est præcipuum? In primis labris animam habere. Hac res efficit non è Jure Quiritum liberum sed è Jure natura. Liber autem est, qui servitutem effugit sui. Hac est assidua servitus & ineluctabilis, & per diem ac noctem æqualiter premens sine intervallo, sine commeatu. Sibi servire gravissima servitus est.

Th. XXXI.

Denique amorem rationalem quod attinet, ita quidem est, crescit ille quotidie & augmenta capit, donec ad veram unionem duarum animarum perveniatur. Sed hæc mutatio in majores gradus non Inconstantia species est, sed ipsa Constantia, quippe est mutatio in melius. Istud verò falsum, si quis asserat, amorem rationalem iterum decrescere, si ad summum fastigium pervenerit, facile refelli potest. Verum est: quicquid amplius augmentum sumere nequit, necesse est, ut decrescat. Sed in hoc maxime differt amor & amicitia rationalis ab irrationali, quod ille nunquam decrescat, hic decrescat sæpius: non, quod axioma modò dictum exceptionem patiatur ullam, sed quod amor irrationalis sæpiissime mutetur sine ratione, etiam antequam ad fastigium quod quærit pertingat, aut quod amor irrationalis non difficulter possit attingere summam lineam. Quid enim quærit aliud in amore personæ alicujus, quam aut sensuum delectationem, aut vanum aliquem honorem, aut lucellum pecuniæ? Hòc obtentò necesse est ut deficiat. Ast amor rationalis quærit unionem cum animo virtuoso. Hæc obtenta qui antea duo erant postea unus homo per hanc unionem facti vel ambo simul procedunt in via virtutis sine nausea, quia per totum vitæ spatium occasiones mutandi se in melius in ista via deprehendunt; aut amorem istum rationalem assumptam in communionem & quæsitam tertiâ personam propagare satagunt, & sic postea in infinitum procedunt, nec meruendi causam habent, se perventuros esse in vita sua ad summum fastigium, quippe quod in amore totius generis humani & ejus unione consistit.

Th. XXXII.

Res ipsa à nobis alibi deducta est latius. Qui verò, quæ paragrapho præcedente scripsimus, non intelligunt, eos rogamus, ne id obscuritati nostræ aut subtilitati alicui phantasticæ adscribant. Redundabit enim obscuritas illa vel in corruptum genus humanum, quod rarissime deprehendatur exemplum veræ amicitia & amoris, vel in ipsorummet ignominiam id redundabit. Quid enim? An putas eos sensum amoris rationalis habere posse, qui vel publicè profiteri non erubescunt, omnem amorem & amicitiam esse ob utilitatem privatam, rationalem amorem esse chimæram aliquam atque merum ens rationis? At quam multi deprehenduntur, qui hac erroris labe sunt infecti, & ex proprio ingenio depravato alios & sapientem ipsum judicant.

Th. XXXIII.

Th. XXXIII.

Longè aliter sapientiæ & Constantiæ studiosus. Sentit hic veritatem eorum, quæ pulcherrimè de materia quàm tractamus differuit subinde Seneca. Ita enim ille lib. 7. de benefic. cap. 12. Inter sapientes solum amicitia est. Ceteri non magis amici sunt quàm socii. Epistola vero 3. initio: Epistolas ad me perferendas tradidisti, ut scribis amico tuo. Deindè admones me, ne omnia cum eo ad te pertinentia communicem, quia nec soleas ipse quidem hoc facere. Ita eadem epistola illum & dixisti amicum & negasti. Itaque sic priore illo verbo, quasi publico usus es, & sic illum amicum vocasti, quomodo omnes candidatos, bonos viros dicimus, quomodo obvios, si nomen non succurrit, dominos salutamus. Hoc abierit. Sed si aliquem amicum existimas, cui non tantundem credis quantum tibi, vehementer erras & non satis nosti vim veræ amicitia. Tu verò omnia cum amico delibera, sed de ipso prius. Post amicitiam credendum est, ante amicitiam judicandum. Isti verò praposterè officia permiscunt, qui contra præcepta Theophrasti, cum amaverint, judicant: & non amant, cum judicaverint. Diu cogita, an tibi in amicitiam aliquis recipiendus sit: cum placuerit fieri, totò illum pectore admitte: tam audacter cum illo loquere quàm tecum. Porro Epist. 9. Habet non tantum amicitia usus veteris & certo magnam voluptatem, sed etiam initium & comparatio novæ. Quod interest inter metentem agricolam & serenam: hoc inter eum qui paravit amicum, & qui parat. Attalus Philosophus dicere solebat: jucundius esse amicum facere quàm habere: quomodo artificii jucundius est pingere, quàm pinxisse. Illa in opere suo occupata sollicitudo ingens oblectamentum habet in ipsa occupatione. Non æque delectatur, qui ab opere perfecto removit manum, jam fructu artis sua fruitur: ipsa fruebatur arte, cum pingeret. Fructuosior est adolescentia liberorum, sed infantia dulcior. Nunc ad propositum revertamur. Sapiens etiam si contentus est se, tamen habere amicum vult: Si ob nihil aliud, ut exerceat amicitiam, ne tam magna virtus jaceat, non ob hoc, quod Epicurus dicebat in hac ipsa Epistola, ut habeat qui sibi agro assideat, succurrat in vincula coniecto vel inopi: Sed ut habeat aliquem, cui ipso agro assideat, quem ipsum circumventum hostili custodia liberet. Qui se spectat, & propter hoc ad amicitiam venit, malè cogitat: quemadmodum cæpit, sic desinet. Paravit amicum adversus vincula laturum opem, cum primum crepuerit catena, discedet. He sunt amicitia, quas temporarias populus appellat. Qui causa utilitatis assumtus est, tamdiu placebit, quamdiu utilis fuerit. Hac re florentes amicorum turba circumsedet: circa eversos ingens solitudo est: & inde amici fugiunt, ubi probantur. Hac re ista tot nefaria exempla sunt, aliorum metu relinquentium, aliorum metu prodentium. Necessè est initia inter se & exitus congruant. Qui amicus esse cæpit, quia expedit: placebit ei aliquod pretium contra amicitiam, si ullum in illa placet pretium præter ipsam. In quid amicum paro? Ut habeam pro quo mori possim, ut habeam, quem in exilium sequar, cujus me morti opponam & impendam. Ista, quam tu describis, negotiatio est, non amicitia; quæ ad commodum accedit, quæ quid consecutura sit, spectat. Denique de tranquillitate animi cap. 7. Nihil æque oblectaverit animum quàm amicitia fidelis & dulcis. Quantum bonum est, ubi sunt preparata pectora, in quæ tunc secretum omne descendat, quorum conscientiam minus quàm tuam timeas, quorum sermo sollicitudinem leniat, sententia consilium expediat, hilaritas tristitiam dissipet, conspectus ipse delectet? Quos scilicet vacuos, quantum fieri poterit, à cupiditatibus, eligemus. Serpunt enim vitia, & in proximum quemque transiliunt, & contactu nocent. Itaque

ut in pestilentia, cavendum est, ne corruptis jam corporibus & morbo flagrantibus assideamus, quia pericula trahemus, afflatuque ipso laborabimus: Ita in amicorum legendis ingeniis dabimus operam, ut quam minimè inquinatos assumamus. Initium morbi est, agris sana miscere. Nec hoc praeceperim tibi, ut neminem nisi sapientem sequaris aut attrahas. Ubi enim istum invenies, quem tot seculis quaerimus? pro optimo est, minimè malus. Vix tibi esset facultas delectus felicioris, si inter Platonas, Xenophontas, & illum Socratici factus proventum bonos quaereres, aut si tibi potestas Catoniana fieret aetatis, quæ plerosque dignos tulit, qui Catonis seculo nascerentur, sicut multos peiores, quam unquam aliàs, maximorumque molitores scelerum. Utraque enim turba opus erat, ut Cato posset intelligi, habere debuit & bonos, quibus se approbaret: & malos in quibus vim suam experiretur. Nunc verò in tanta bonorum egestate, minùs fastidiosa fiat electio. Praecipue tamen vitentur tristes & omnia deplorantes, quibus nulla non causa in querelas placet. Constet illi licet fides & benevolentia, tranquillitati tamen inimicus est comes perturbatus, & omnia gemens.

Th. XXXIV.

Absolvimus Constantiam à falsis & ineptis criminationibus; restat ut & sexum muliebrem absolvamus ab imputatione Inconstantiae. Contrahamus rem in summam. Varium, inquit, & mutabile semper foemina. Qvis autor hujus dicti? Vir est. At virorum testimonia contra foeminas annon Jure suo suspecta sunt? Quid diceres, si foemina talia diceret de viris? Poëta est: sed ipsimet sibi fidem derogant. Auditerum Poëtam: Pictoribus atque Poëtis, quidlibet audendi semper fuit aequa potestas. Verùm, ait, Inconstantia foeminarum in vulgus nota est. Sint foeminae Inconstantes. Nonne sumus & nos? Est hoc commune vitium, spectare quid delinqvant alii, nec videre quid apud nos fiat. Aequè apta est natura muliebris ad virtutes ac vitia quam natura virorum: aequè homines sunt, earundem imbecillitatum atque perfectionum obnoxia ac capaces. Sed plures sunt inter foeminas, quæ Inconstantiam laborant. At quis numeravit? Qvicquid vitii nomen habet, ad Inconstantiam pertinet. Monstra mihi tot perfidia, prodigionis, crudelitatis, exempla ex foeminis. Nostra hæc ignominia est. Sint denique inconstantes ut plurimum foeminae. Quid id ad laudes nostras? Fremant licet omnes de nostro sexu, dicam quod sentio. Qvicquid foeminae delirant, nostro vitio fit. Nostrum est imperium, nostra educatio. Sed quantum nocemus foeminis imperio, educatione, & quod maximum est exemplo! Vix aequant foeminae vitia nostra, certe imitantur peccando viros. Perdit adulatio omne genus hominum, etiam bonos. Nos foeminas bis perdimus, semel eas vitiosas reddendo, tum jam pravas adulatione & submissione plusquam servili efficiendo peiores. Cogita quaeso, quid de nobis fieret, si eodem modo muliebris sexus nobis adularetur? An putas unum virorum sapientem extitutum?

Th. XXXV.

Quid si igitur spicula hactenus fibrata in te ipsum retorqueam? Necessè est sit optima foeminarum natura & fortè melior nostrà. Quotusquisque enim è nobis est, qui ipsarum insidias evitaverit? Fortissimus Simson. Sed fortiores blanditiæ Delilæ. David religiosissimus. Ast Bathsebae forma, quicquid in eo virtutis fuit, absque ullis subegit insidiis. Sapientissimus Salomon: Sed astutior stultitia mulierum, sapientiam
hanc

hanc in maximam redigens mentis alienationem. Ipsæ verò quoties omnes corruptionum & adulationum nostrarum laqueos evaserunt! quoties à nobis ipsis eam ob rem cum pudore nostro publicis scriptis commendatæ! Tædet exempla referre, quibus tot libri referti sunt, quæ adhuc dum oculos nostros quotidie feriunt. Deberet admirationi nobis esse, si una fœmina è tot periculis, in quæ sexum earum vel stultitia vel malitia nostra conjecit, emergeret. Jam cum plurimæ id fecerint, quid dicemus? Nisi ad miraculum confugiendo ignorantiam nostram velimus prodere, nonne necesse erit fateri, naturam fœminarum superare nostram?

Th. XXXVI.

Teneo te, inquit, quippe Seneca tuus longè alia prædicat de fœminis. Ita enim in excerptis p. m. 468. *Amisi uxorem bonam. Quid in illa probabas? Pudicitiam? Quam multa diu custoditum perdidere decus? Quam multa inter probatas matronalis ordinis esse cœperunt postea inter exempla mutatarum? Delectabat te fides ejus? Quam multas ex optimis conjugibus pessimis videmus, ex diligentissimis solutissimas? Omnium quidem imperitorum animus, maximè tamen muliebris, in lubrico est. Si bonam uxorem habuisti, non potes affirmare in illo eam permansuram fuisse proposito. Nihil tam mobile quam fœminarum voluntas, nihil tam vagum. Novimus veterum matrimoniorum repudia, & fœdiores divortio malè coherentium rixas. Quam multa quos in adolescentia amaverunt, in communi reliquere senectute? Quoties anile divortium risimus: quam multarum notus amor odio notiore mutatus est? Sed hæc & fuit bona, & fuisset, si vixisset. Mors effecit, ut affirmare id sine periculo possis. Et alibi gravius Ill. de Benef. cap. 16. Numquid jam ulla repudio erubescit, postquam illustres quædam ac nobiles fœminæ non consulum numero sed maritorum annos suos computant, & exeunt matrimonii causa, nubunt repudii? Tam diu istud timebatur, quam diu rarum erat, quia verò nulla sine divortio acta sunt, quod sæpè audiebant facere didicerunt. Numquid jam ullus adulterii pudor est, postquam eò ventum est, ut nulla virum habeat, nisi ut adulterum irritet. Argumentum est deformitatis pudicitia. Quam invenies tam miseram, tam sordidam, ut illi satis sit unum adulterorum par? Nisi singulis dividit horas, & non sufficit dies omnibus? Nisi ad alium gestata est, apud alium mansit? Infrunita & antiqua est, quæ nesciat, matrimonium vocari unius adulterium.*

Th. XXXVII.

Ego vero: Quid ad me ista Senecæ. Veritate utor non autoritate. Illi si ad stipuletur Seneca, non mei causa sed in gratiam eorum, qui veterum autoritatibus delectantur, ejus verba rationibus meis addo. Quod si à veritate recedat, missum eum facio. Ergò loquatur pro seipso Seneca, seqve & sexum fœmineum adversus imputationes tuas defendat. Audi quæ disserit *Epist. 95. Maximus ille medicorum & hujus scientiæ conditor fœminis nec capillos desfluere dixit, nec pedes laborare. At quæ hæc jam & capillis destituuntur, & pedibus agræ sunt. Non mutata fœminarum natura, sed vita est; nam cum virorum licentiam æquaverint, corporum quoque virilium vitia æquaverunt. Non minus pervigilant, non minus potant, & oleo & mero viros provocant: æquè invitis ingestæ visceribus per os reddunt, & vinum omne vomitu remetiuntur: æquè nivem rodunt, solatium stomachi estuantis. Libidine verò nec maribus quidem cedunt. - - Quid ergò mirandum est, maximum medicorum ac nature peritissimum, in mendacio prebendi, cum tot fœminæ podagricæ calvæque sint? Beneficium sexus sui vitis per-*

perdiderunt: & quia feminam exuerunt, damnatae sunt morbis virilibus. Et de Constantia sapientis cap. 14. Tanta quosdam dementia tenet, ut contumeliam sibi posse fieri putent a muliere. Quid refert, quantum habeat, quot lecticarios, quam oneratas aures, quam laxam sellam? aequae impudens animal est, & nisi scientia accessit ac multa eruditio, ferum, cupiditatum incontinens.

Th. XXXVIII.

Ain vero, inquit, Senecam hic defendere sexum foemineum? cum pro me faciat potius adversum paradoxa tua de Constantia foeminarum? Ego autem nondum aliquid video, in quo Seneca a me abeat? Taxat Inconstantiam foeminarum Seneca. Nec ego laudo. Increpat earum libidinem & lasciviam. Et ego. Sufficiat, quod noster in his omnibus foeminarum naturam non accuset, sed vitam. Sufficiat, quod ignominiam foeminarum notando simul digito intendat in nostram, dum eas ait vitia aequasse virilia. Sufficiat denique, quod ad scientiam & eruditionem foeminas admittat, sine qua annon & nos sumus impudentia, fera, & cupiditatum incontinentia animalia? Sed ne putes imbecilli hac & ignominiosa defensione Senecam fuisse contentum, considera modo, quae alibi in laudem sexus hujus differuit. Scio quid dicas, ait, cap. 16. in consol. ad Marc. Oblitus es foeminam te consolari; virorum refers exempla. Quis autem dixerit naturam maligne cum mulieribus ingeniis egisse, & virtutes illarum in arctum retraxisse? Par illis, mihi crede, vigor, par ad honesta (libeat) facultas est: laborem doloremque ex aequo, si consueverunt, patiuntur. In qua istud urbe, Dii boni, loquimur? in qua regem Romanis capitibus Lucretia & Brutus dejecerunt. Bruto libertatem debemus, Lucretiae Brutum. In qua Cloeliam, contempto hoste & flumine, ob insignem audaciam tantum non in viros transcripsimus. Equestri insidens statuae, in sacra via, celeberrimo loco, Cloelia exprobrat juvenibus nostris pulvinum ascendentibus, in ea illos urbe sic ingredi, in qua etiam foeminas aequo donavimus. Quod tibi si vis exempla referri foeminarum, quae suos fortiter desideraverunt, non ostiatim quaeram: ex una tibi familia duas Cornelias dabo. Primam Scipionis filiam, Gracchorum matrem, duodecim illa partus, totidem funeribus recognovit, & de ceteris facile est, quos nec editos nec amissos civitas sensit: T. Gracchum & Cajum, quos etiam qui bonos viros negaverit, magnos fatebitur, & occisos vidit, & insepultos. Consolantibus tamen miseramque dicentibus: Nunquam, inquit, non felicem me dicam, quae Gracchos peperit. Cornelia Livium Drusum clarissimum juvenem, illustris ingenii, vadentem per Gracchorum vestigia, imperfectis tot roagationibus, intra penates interemptum suos amiserat, incerto cadis auctore: tamen & acerbam mortem filii, & inultam, tam magno animo tulit, quam ipse leges tulerat. His adde quae ibidem de ipsa Marcia, & alibi de Helvia matre in consol. ad Helviam cap. 16. memorat.

Th. XXXIX.

Antequam hinc abeamus, addere lubet paradoxo nostro paradoxum argumentum. Vincunt Inconstantiam foeminas viri, si maxime foeminae viros Constantia non superant. Rapuimus ad nos, quae sola ad Constantiam itur, sapientiam, certe eripere eam sexui foemineo magno conatu, & olim & hodie intendimus. Sed magno conatu magni evasimus nugatores nubem pro Junone amplexi. Ridemus & contemnimus foeminas, quod eruditione careant, nosmet ipsos tanquam sapientissimos suspicimus, multis ac inanibus vanae sapientiae titulis ornamus, re plerumque carentes: frequentia nobis adsunt barbara

bara vitia, quæ barbaris adeo nominibus designemus, Pedantismus & Scepticismus. Vis ut ea Senecæ verbis describam: *Illud mihi non profuturam scientiam tradit: hoc spem omnis scientiæ eripit. Satius est supervacua scire quam nihil. Illud non præfert lumen, per quod acies dirigatur ad verum. Hoc oculos mihi effodit* (Vide Senecam *Epistola 88. p. 250.* eamque totam cum *Epistola 48.* junge.) O quàm beatæ igitur & virtuti ac Constantiæ propiores sunt fœminæ, quod eruditione nostrâ carent! O quàm cœci sumus, quod stultitiam nomine sapientiæ superbientem non agnoscamus in nobis, in fœminis pedantismum statim notemus, si ineptias nostras imitentur, non considerantes, quod eas à nostro sexu hauserint! Veram autem fœminarum sapientiam, & si quæ mulier beneficio mentis suæ illecebras pseudosapientiæ virorum evaserit, ferè prætervidemus. Eant eruditi nostrorum temporum, colligant omnia sapientiæ suæ scripta, nondum vidi, qui cum Scuderia Galliæ ornamento conferri mereatur. Nostra Philosophia rudis est, torva, de vilissimis & parum utilibus rebus ita differens, ac si totius Europæ salus in iis sita foret. Ista verò ludens quasi & jocans de gravissimis rebus & ad cognitionem humani generis, primum & ultimum veræ sapientiæ caput, pertinentibus amœnissimè differuit, ut Senecam æquet, alios verò veterum Philosophos, certè Divum Aristotelem cum Magnis Moralibus & decantatis ad nauseam Nicomacheorum libris, longè præcedat & superet, imò acutissimi Cartesii tractatum de passionibus in multis suppleat. Denique de hoc jure suò gloriari poterunt fœminæ, quod cum multi ex nostro sexu insanienti sapientiæ Academicorum, Pyrrhonicorum & similibus nominum Philosophiæ Scepticæ (quæ vide apud Senecam *d. p. 520.*) nomen dederint, ex ipsis nulla tam imprudens fuerit deprehensa, ut se putaverit nihil scire, aut ne hoc quidem: nihil scire, scientiæ suæ reliquerit.

Th. XL.

Non possum autem non, quin hâc occasione paucis respondeam, quem aliàs magnifacio, Philosophiæ Pyrrhonicæ repurgatori Francisco Motheo Vayerio, dum *Epist. 142. Tom. 12. p. 290. seq.* Sapientiam suam ad trutinam Constantiæ Stoicæ probare audet, & pro constante vehditat, eo quod semper verosimilitudinem sequatur. Eodem modo inconstantissimus aut vitiosissimus sibi augustum hocce nomen arrogare posset, quia nempe semper incertitudinem Inconstantia aut vitii sequeretur. Non datur Constantia nisi in bono, neque bonum est, nisi verum. At quomodo hoc existeret, si nihil est verum, sed omnia sunt verosimilia. Ita igitur Constantia & veritas combinatæ sunt, ut hâc sublatâ simul & illa corruat. Cave tamen ne mentem meam sic detorqueas, ac si sapienti omnem vero similitudinem aut opinionum mutationem tollere velim. Ita constans est sapiens, ut non sit pertinax, ut se mutet in melius. Idem ergò & in intellectu. In rebus quarum certitudinem vel nondum possidet, vel de quibus nullam certitudinem sibi promittere poterit, mutet opinionem suam, sed in melius, & similitudine veri sit contentus.

Th. XLI.

Jam facile ad duas, quæ restant, quæstiones, frequentes in actionibus humanis, & saltem non quotidie occurrentes, respondere poterimus. Utrum salvâ Constantiâ, salvaque adeo virtute mutatio in amore & religione permissa sit? Per amorem hîc intelligo in specie amorem, quatenus est inter personas diversi sexus, qui communiter amicitia contradistinguitur. Cæterum & hîc vel rationalis est vel irrationalis.

H

Ad

Ad hunc refero quæ Seneca differit *Epist. 9. p. m. 221. Non dubiè habet aliquid simile amicitie affectus amantium. Possis dicere illum esse insanam amicitiam. Numquid ergò quisque amat lucri causa? Numquid ambitionis aut gloria? Ipse per se amor omnium aliarum rerum negligens animos in cupiditatem forma non sine spe mutua caritatis accendit. Quid ergo? Ex honestiore causa coit turpis affectus. Videntur adeò Stoici idem sensisse cum Epicuro, statuente, sapientem non debere amare. Vide Gassend. Commentar. de Philosoph. Epic. Tom. 2. f. m. 10. seq. Contradicit Cicero lib. 4. Tusc. quest. cap. 34. p. m. 1095. Stoici & sapientem amatum esse dicunt: & amorem ipsum conatum amicitie ex pulchritudinis specie. Uti verò adductus Senecæ locus ostendit, in definitione amoris ex mente Stoicorum non errasse Ciceronem, ita assertio ejus de amore sapientis neque cum illo loco Senecæ convenit, neque cum dicto Chryssippi, quod Stobæus refert *Serm. 61. f. m. 391. Cum quidam dixisset. Sapientem non capi amore, testimonio esse Menedemum, Epicurum & Alexinum. Hæc igitur, inquit, ratiocinatione utar. Si Alexinus ille dissolutus, & Epicurus insensatus, & Menedemus canis & delirus (sic enim illum Eretrienfes vocabant) Amore capti non sunt, ne sapiens quidem eò capiatur. In alia omnia abit Mothæus Vayerius in Ethica Principis cap. 5. Tom. 6. op. p. m. 225. Stoici dicebant, quod non nisi sapiens bene amare nosset, neque amabant, nisi deformes. Imò ut Plutarchus memorat, statim ac si quis ex iis quos amabant pulcher evasisset, amare eum desinebant, quod satis monstrat, eorum amorem animum tantum, non corpus respexisse. Rem ipsam de sententia Stoicorum quoad amorem sapientis jam discutere non vacat. Nos amorem sexus sequioris ex pulchritudine ortum non habemus pro rationali. Neque tamen propterea necesse est, ut curramus in alterum extremorum, deformitatem. Datur enim media forma. Et erit adeò amor rationalis conatus uniendi se cum scemina virtuosa, non deformi. Cur enim in amore sceminæ non æquè locum habere posset illud, quod supra *th. 33. ex libr. de tranquill. animi* in describendo amore rationali personæ ejusdem sexus adduximus. Quantum bonam est, ubi sunt preparata pectora, in qua tutò secretum omne descendat, quorum sermo sollicitudinem leniat, sententia consilium expediat, hilaritas tristitiam dissipet, conspectus ipse delectet? De unione corporis in hoc amore rationali non displicet dictum Aristotelis Cyrenæi apud eundem Stobæum *d. l. Hic rogatus, an amor coitus gratia fieret? Neque ejus gratia dixit, neque sine eo. Scilicet in amore irrationali amatur, quia miscentur corpora: in rationali miscentur corpora, quia amatur, sed limitationibus tamen additis, quas fusius exposuimus alibi.***

Th. XLII.

Quibus ita præmissis de mutatione in amore ex principiis sanæ Philosophiæ abstrahendo à revelatione divina sic definiendum esse arbitramur. Qui coitus gratiâ est amor, semper turpis est, siue mutatione, subinde inconstans quis fiat, siue absque mutatione pertinaciter magis in delirio quis permaneat, quam constans sit. Qui unionem animi intendit amor sceminæ, non potest absque vitio Inconstantia desinere, quamdiu illa virtutem non deserit; non amittit laudem Constantiæ, si alterius sceminæ æquè virtuosæ amorem adjungat, aut si magis virtuosam amare incipiat. Ignorat enim Zelotypiam omnis amor rationalis, & qui virtuosiore magis amat, mutatur in melius, quod Constantiæ attributum esse diximus. Confer quæ diximus in *Instit. Jurispr. Divin. lib. 3. c. 2. & in dissert. de crimine bigam.*

Th. XLIII.

De mutatione religionis, quatenus illa ad inspectionem Philosophi pertinet, sic cape. Qui ab una religione ad aliam transit, quam meliorem esse sibi persuadet, non est inconstans, quia se vult mutare in melius, etsi possit esse imprudens, si religio, quam amplectitur, non sit melior. Qui verò relictâ priorē religionem amplectitur, quam scit esse falsam, aut saltem quam non credit esse meliorem, is inconstans est, quia vult se mutare in pejus, aut certè mutationem intendit non in melius. Unde rectè inferre poteris, magis infamem esse, qui veram religionem profiteatur, cupiditate honoris aut divitiarum inductus, quàm qui ex errore transit ad falsam. Sed aliter Philosophi judicant aliter Hypocritæ.

T A N T U M.



COROLLARIA.

I. Juris Justinianei est quidem aliquis sed valdè exiguus usus in Foro Germania, in tantum, ut vix decima pars Pandectarum sit in viridi observantia.

II. Benedictio sacerdotalis nec Jure Divino cognita fuit, nec Jure Civili Principum Protestantium ad essentiam Conjugii relata est. Rectè tamen ob bonum ordinem in Ecclesia retinetur.

III. Distinctio personarum in Jure Canonico in Clericas & Laicas Papisimum sapit, incognita quippe scripturæ sacre & primis Christianæ Ecclesiæ temporibus atque propterea Jure à Luthero & aliis Theologis atque Jctis Protestantibus rejecta. Melior illa in Ministros verbi & Auditores. Inde forte factum, quod vocabulum der Clerisey communiter usurpetur in malam partem v. g. Die Pabstische Clerisey / neque appellemus nostros pastores die Lutherische oder Reformirte Clerisey / sed: Das Ministerium.

SUM-

Fr II 1403

S U M M A R I A.

Constantiæ & Inconstantiae homonymia. *tb. 1, 2.* Sapientia & virtus non sunt à se invicem separandæ. *tb. 3.* Constantia individuus Comes sapientiae, *tb. 4.* Inconstantia stultitiae *tb. 5.* non adeò ipsa sapientia aut stultitia, nec etiam virtus aut vitium peculiare. *tb. 6.* Illustrata per digressionem definitio Justitiæ Ulpianea, *tb. 7.* Notæ Constantiæ & Inconstantiae. Idem velle & nolle. *tb. 8.* Comparatio Constantiæ & Inconstantiae cum motu lineæ rectæ & curvæ &c. *tb. 9.* Constantiæ & Inconstantiae definitio. *tb. 10.* Inconstantiae exempla. Constantiæ summæ exempla non dantur. *tb. 11.* Tres classes sapientiae non consummatae. Primæ descriptio. *tb. 12.* Constantiæ hujus classes ejusq; differentia à Constantia sapientiae consummatae. *tb. 13.* Exempla: Socrates, Epictetus, Seneca Papinianus. *tb. 14.* Secunda classis. *tb. 15.* Exemplum in Salomone. *tb. 16.* Classis tertia. *tb. 17.* Constantia eandem concomitans, quomodo ab inconstantia differat. *tb. 18.* Constantia hæc infima quidem, non tamen contemnenda in plerisque exemplis eorum qui constantes appellantur quærenda. *tb. 19.* Differentia exacta constantiae hujus infimæ ab inconstantia. Utraque mutabilis est, sed illa in melius, hæc in pejus. *tb. 20.* Pertinacia ad inconstantiam pertinet. *tb. 21.* Huic opposita pœnitentia seu conversio ad constantiam. *tb. 22.* Exemplum pertinaciæ in Pisone. *tb. 23.* Ad pœnitentiam lacrymæ nihil faciunt. *tb. 24.* Transitus ad diluenda argumenta de præstantia inconstantiae. *tb. 25.* Cogitatio. *tb. 26.* Sciendicupiditas. *tb. 27.* Libertas voluntatis pro adstruenda inconstantia nihil faciunt. *tb. 28, 29.* Sola sapientis constantia libertas est. *tb. 30.* Amor rationalis nil nisi constantiam spirat. *tb. 31.* quam non percipiunt homines amore illo destituti. *tb. 32.* Senecæ loca de vera amicitia. *tb. 33.* Fœminæ æque constantiae capaces ac viri. *tb. 34, 35.* Loca Senecæ contra fœminas. *tb. 36, 37.* Ad quæ ex ipso Seneca respondetur. *tb. 38.* Fœmina non ita Pedantismo laborant, nec Scepticæ Philosophiæ sunt deditæ. *tb. 39.* Scepticus pro constante haberi nequit. *tb. 40.* Amor fœminarum rationalis qualis fit? An Stoicorum sapiens fœminas amet? *tb. 41.* An in amore quis citra præjudicium constantiae mutare possit? *tb. 42.* Mutatio religionis quatenus inconstantes faciat. *tb. 43.*





SE
A

AN

M E M O
RUM PRINCIPUM
NORUM, & C
NIÆ, ANGRÆ
PHALIÆ
&c,
UNIFICENTIA &
In Liberalium studio
Stipendi
DIDISSIMA &
etiam in me haften
olim fundar
facram esse
exiguum ha
IBJECTIONIS &
testationem
GLORIOSISSIMI
ANHALTINI &
iectissimus servus
Æ. M. A. DE FR